

le persil

Journal inédit, *Le Persil* est parole est silence. Ce numéro triple contient des textes et des œuvres picturales d'Alexandre Voisard et de ses amis. Il a été réalisé par Chantal Calpe pour célébrer la foisonnante création du poète et écrivain jurassien qui, à bientôt 90 ans, ouvre grand les portes de son atelier. Il coûte :

15 francs suisses ou 15 euros

Alexandre Voisard

Dans l'atelier
du poète

D'ÎLE EN ÎLE

Editorial

L'esprit créatif n'a pas d'âge. A l'image du phénix, il jouit d'une éternelle jeunesse, celle qui se reflète dans les yeux bleus d'Alexandre Voisard, celle qui irrigue chacun de ses nouveaux livres, illumine ses aquarelles, fait vibrer son verbe plein d'allant. Chaque jour, comme à son habitude, il médite, imagine, écrit, dessine, assis à son bureau ou arpentant les sentiers forestiers qu'il connaît comme sa poche, familier des arbres, des animaux et des plantes. C'est pourquoi ce numéro a pour ambition de montrer l'œuvre en travail du poète et écrivain jurassien. Il eût été d'ailleurs impossible de retracer ici de manière approfondie plus de soixante ans de création et de passion littéraires. Ouvrant la porte de son atelier, il souhaitait y faire entendre tous les « tons de sa lyre et la diversité de ses gammes », du questionnement à la célébration et de la gravité à la malice. C'est ainsi que réapparaît dans cet ensemble son narquois, imprévisible et éventuel alter ego, Anselme Buvard.

Il lui importait également de montrer ses aquarelles et ses encres, un espace où se joue une fertile rencontre entre mots et couleurs. Ces travaux sont devenus, au fil du temps, un moyen d'expression essentiel, un exercice



quotidien, tout à la fois rendez-vous intime avec lui-même et message envoyé à ses proches, à ses amis. Il y tutoie, en toute liberté, l'impromptu, la spontanéité, la rencontre,

le jaillissement, comme une exultation vitale, une cristallisation de ses pensées et de ses sensations. Une sélection de ses *Quadratures* en donne un chatoyant aperçu.

Pour être à l'unisson de cette dynamique du temps présent, ce numéro se compose d'inédits uniquement: œuvres d'Alexandre Voisard mais aussi hommages et analyses de plusieurs de ses amis poètes, peintres, critiques et éditeurs, qui ont répondu avec beaucoup de générosité et d'amitié à nos sollicitations. Qu'ils en soient ici très chaleureusement remerciés. La plupart mettent en lumière le sens des relations humaines, le goût du partage amical qui fait d'Alexandre Voisard un compagnon plein de verve et un com-

mensal érudit. Au fil des pages, passons donc quelques heureux instants avec lui et prenons-le au mot :

*Tâche première
rêver à ce qui naît.*

Chantal Calpe

Alexandre Voisard

Né à Porrentruy (Jura, Suisse) en 1930, Alexandre Voisard a publié une quarantaine d'ouvrages chez divers éditeurs tels Empreintes à Lausanne, Campiche à Orbe, Zoé à Genève, Seghers à Paris. Son œuvre poétique se donne à entendre comme une autobiographie en mouvement ou un journal intime. Ce projet de longue haleine est parcouru de diversions en prose (récits, nouvelles, chroniques) et de pratiques de l'aquarelle.

Sélection d'ouvrages (depuis 2000)

Aux Editions Empreintes: *Emergence*, 2009; *La Poésie en chemins de ronde*, 2010; *Derrière la lampe*, 2012; *Les Petites Heures de Jean la Paille*, 2014.

Chez Bernard Campiche Editeur: *Sauver sa trace*, 2000; *Fables des orées et des rues*, 2003; *L'Adieu aux abeilles*, 2003; *Le Mot musique, ou L'Enfance d'un poète*, 2004; *Le Bestiaire de Guy-Noël Passavant*, 2008; *Accrues: carnets*, 2011; *Oiseau de hasard*, 2013.

Aux Editions Seghers: *De cime et d'abîme*, 2007.

Chez Le Miel de l'Ours: *Dans la fièvre du migrant*, 2007.

Aux Editions des Malvoisins: *Autour de Liberté à l'aube*, correspondance avec Maurice Chappaz, 2010.

Aux éditions Le Taillis Pré: *Ajours suivis de Médailles*, 2017.

Aux Editions Zoé: *Notre-Dame des égarées*, 2017.

L'ensemble de l'œuvre est publiée en 9 volumes chez Bernard Campiche Editeur sous le titre *L'Intégrale*, 2006-2011.

Sommaire

pages 4-5 | «Le retour d'Anselme Buvard» (texte inédit)

pages 6-7 | «Quadratures» (encre de Chine et poésie, inédit)

page 6 | Bernard Bédard, «Les mots dans l'image»

pages 8-11 | Le courrier des amis

page 8 | Reproduction d'une œuvre de Jean-René Moeschler

page 9 | Pierre-Alain Tâche, «Une lettre»

page 10 | Catherine Fuchs, «Guirlande de fête»

page 10 | Alain RoCHAT, «A la poste» et «Envois»

page 11 | Hughes Richard, «... Cher Alexandre»

pages 12-18 | Hommages: salutations

page 12 | Reproduction d'une œuvre d'Anne Egli-Decombaz

pages 13-14 | Bernard Bédard, «Le Poète à la nappe»

page 14 | Mousse Boulanger, «Rencontre avec Alexandre Voisard»

page 14 | Caroline Coutau, «Alexandre Voisard, le conteur»

pages 15-17 | Isabelle Falconnier, «Visite, un jeudi de décembre...»

page 17 | Pascal Rebetez, «Les blancs de Courroux»

page 18 | André Wyss, «De voix en voies»

page 19 | Album photo (Jacques Bélat)

pages 20-23 | Hommages: poèmes

page 20 | Reproduction d'une œuvre d'Anne Egli-Decombaz

page 21 | Olivier Beetscher, «Confidence au miroir»

page 21 | Danièle Corre, «...Fracturant du talon»

page 22 | Jean-Dominique Humbert, «Au rendez-vous des clairières»

page 22 | Françoise Matthey, «... Il va sa hotte sur le dos»

page 23 | Pierre-Louis Péclat, «Zestes d'hermétisme pour Alexandre Voisard»

page 23 | Pierre Voélin, «Sous le ciel de quelques images»

pages 24-25 | Reproduction d'une œuvre de Claire Nicole

page 26 | «L'enfance en face» (texte inédit)

pages 28-39 | Hommages: au fil des textes

page 28 | Reproduction d'une œuvre de Jean-Claude Prêtre

page 29 | Patrick Amstutz, «Poésie, des étoiles aux brindilles»

page 29 | Joël Bastard, «Dans le silence étroit des sources»

page 30 | Arnaud Buchs, «Voir pour dire»

pages 30-31 | Pierre Chappuis, «Terre ferme»

page 31 | François Debluë, «A Alexandre le Malicieux»

pages 31-32 | Eric Duvoisin, «Le grand souffle "à perdre haleine" d'Alexandre Voisard...»

pages 32-34 | Bernard Fournier, «A propos d'*Ajours*»

pages 34-35 | Marcel S. Jacquat, «Alexandre Voisard, observateur attentif d'une nature qu'il sait magnifier»

pages 36-37 | Claire Jaquier, «Un pays dans tous les sens, à vivre et à aimer»

pages 37-38 | Rose-Marie Pagnard, «A propos de *Notre-Dame des égarées*»

pages 38-39 | Isabelle Rüf, «*Notre-Dame des égarées*»

page 39 | Jean-Pierre Vallotton, «Voisard en mosaïque»

page 40 | «La part d'Onir» (texte inédit)

page 42 | «Petit théâtre d'objets» (objets en trois dimensions)

pages 43-47 | «Petites lucarnes et portes dérobées» (carnets inédits)



25 minutes
carré four de l'Océan.

Page précédente et ci-dessus:
Alexandre Voisard, pages de carnet.

Alexandre Voisard

Le retour d'Anselme Buvard

Deux petits verres

Ce jour-là, Mr Buvard arriva au boit-debout en lançant au serveur :

- Aujourd'hui, ce sera deux vermouths, s'il vous plaît.
 - Je vous en sers un d'abord, l'autre ensuite ? hasarda le barman.
 - Nenni, répliqua le client, vous m'en versez deux tout de suite, dans deux verres séparés.
- L'autre haussa les épaules et s'exécuta. Mr Buvard choisit un instant de silence pour dire au serveur :
- Je vous surprends ? Eh bien sachez que le second verre est pour mon ami.
 - Ah, vous l'attendez ?
 - Que non, il est parti pour l'Amérique et je lui ai promis de boire un verre à sa santé.

Les clients alentour se poussaient du coude avec des airs entendus.

Les jours se succédèrent avec le même rituel. Mr Buvard entraînait en montrant le pouce et l'index, sirotait dans deux verres à la fois, en hommage à son ami absent. Puis un jour il arriva, tête basse, la mine assombrie et, contre toute attente, leva seulement le pouce en grommelant sur le ton pathétique d'un homme abattu par le sort :

- Aujourd'hui, barman, ce sera seulement un vermouth.
- L'autre prit un air compassé de celui qui s'embrouille dans ses condoléances :
- Ah, votre ami est donc mort ?
- Et Mr Buvard de rétorquer, visiblement irrité par la maladresse de la question :
- Mais non, voyons, quelle idée ! pas du tout, c'est moi qui ai arrêté de boire.
- Du coup, les verres de ceux qui étaient en train de trinquer restèrent suspendus sous les bouches ouvertes. Mr Buvard, quant à lui, avait l'œil morne de quelqu'un prenant le deuil.

Anselme et le moucheron

Ivre sans doute des premiers effluves printaniers, un moucheron se fourvoie en sa narine gauche. « Tout doux, lui dit Anselme sur un ton des plus jovial, on s'aventure mais les bars ne sont pas encore ouverts ! »

Pas de réponse de l'intrus qui, au contraire, s'engouffre, s'entête...

Un instant plus tard, Anselme le retrouve dans son mouchoir, raide et, comme on dit en noble art, étendu pour le compte. Voilà Anselme sincèrement désolé, mais qu'y faire ? Le bouche-à-bouche, il n'y faut pas songer. Quant à la respiration artificielle en opérant une légère pression sur le thorax tout en donnant du mouvement aux membres antérieurs, ce n'est pas gagné d'avance.

- C'est fou, se dit notre homme, le nombre de suicides qu'on voit depuis quelque temps, sur tous les continents, dans toutes les paroisses. On raconte même que les baleines... Mais ce sont des BALEINES!...

Martyre de Mr Buvard

Mr Buvard descend sur la grand-place, se hasarde dans la jungle urbaine. C'est qu'il n'en peut plus de demeurer barricadé chez lui, de subir à sa porte la meute des récriminants s'estimant créanciers à quelque titre, percep-

teurs, amis et adversaires politiques, huissiers, voisins hostiles, parents offensés, camarades de régiment, femmes éconduites, héritiers présomptifs, ecclésiastiques...

L'air est vif et tourbillonne sur les boulevards. Mr Buvard avale des tasses de poussière, il tousse avec rage. Ha! «Une paille dans mon œil, hurle-t-il, à quand la poutre?» Cette poutre ne saurait lui venir que du toit, de même que la tuile qui n'attend que son heure. C'est pourquoi je ferais bien, pense-t-il, de m'écarter du trottoir et de cheminer sur la route, quitte à me valoir volées de klaxon et injures. Oh, cette vie est tuante, vivement que je puisse m'allonger.

La raison lui conseille de rentrer chez lui mais, à peine passé la porte cochère, il reconnaît dans l'escalier la voix d'un huissier. Vite, disparaissions! Et le voilà errant encore à la nuit tombée parmi les allées d'un square où il s'affale sur un banc, mélancolique et rompu. Relevant le col de son veston, il se met en boule sur le côté. Il gît ainsi mais dans sa tête il ne cesse de se mouvoir, d'aller et venir et, de la sorte, de *s'échapper*. Même dans son sommeil il bondit, son rêve n'est que perspectives, tire-d'aile et lignes de fuites. Ses poings fermés sous son menton sont deux verrous. En esprit, il court donc tout cuirassé et caparaçonné pour un combat singulier.

Quelles idées

Anselme se plaint volontiers de sa compagne dont il qualifie d'assourdissant le caquet, qui a une opinion sur tout et dont les avis divergent régulièrement des siens. «Ma femme est un vrai miroir, jette-t-il à la cantonade, elle réfléchit à l'envers.»

Quant à lui, Anselme Buvard réfléchit à l'endroit, les deux mains sur la nuque et le front sur la table. Ses idées fourmillent sur la feuille de papier blanc.

Anselme le fataliste

Mr Buvard n'a pas d'heure. Porte-t-il seulement une montre pour sortir? Même pas. Il n'imagine nullement qu'on puisse l'attendre. Aurait-il accepté un rendez-vous qu'il ne s'y rendrait pas. «J'ai tout le temps» réplique au «Je perds mon temps» de tel autre qui piétine devant la gare où Anselme eût dû le rencontrer. C'est ainsi. Ses valeurs, comme il aime à dire, ne se calquent pas sur les manies des autres qu'il observe placidement. Il va son train, pense-t-il en se rendant pedibus à son travail où il n'est jamais à l'heure, où on le morigène. Il n'en prend pas ombrage, il rentre la tête dans les épaules, offre un rond dos tant aux railleurs qu'aux blâmes. Un jour on le mettra à la porte, il n'en doute pas et c'est ce fatalisme qui, par paradoxe, le pousse à provoquer ce qu'il croit être l'inéluctable. Il attend donc qu'on lui dise: «Monsieur Buvard, voilà la porte.» Il patiente car il a tout son temps, lui, même pour les mauvaises nouvelles.

By night

«Je crois, songe Mr Buvard, que je trompe ma femme, et que ma femme le pense aussi mais elle se trompe.» En vérité, si l'on peut dire, il ne trompe son épouse que par procuration. Il rêve que de belles femmes lascives à la peau soyeuse et au rire cristallin le violent de toutes les manières, le poulèchent tel un biscuit crémeux, font des manières avec ses bourses en leurs paumes ointes de patchouli. Elles ricanent et se vautrent, elles l'inondent de leurs seins bienfaisants, elles li chantent laudes dans l'oreille, coulis de framboise entre leurs lèvres. Et quand il se réveille, suant et tout en chair de poule, il s'ébroue et s'exclame: «Cela est-il possible?»

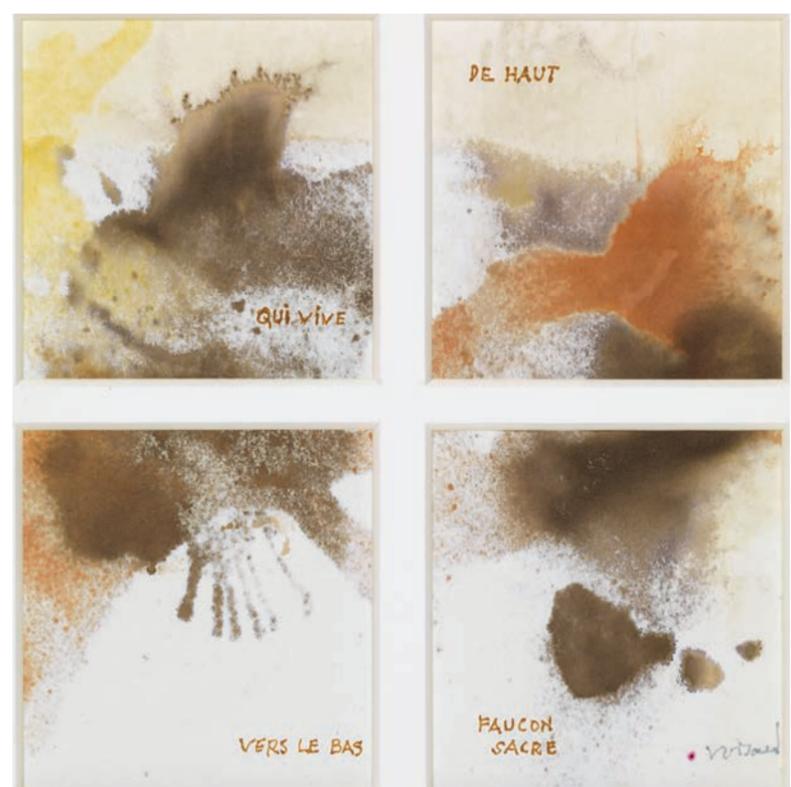
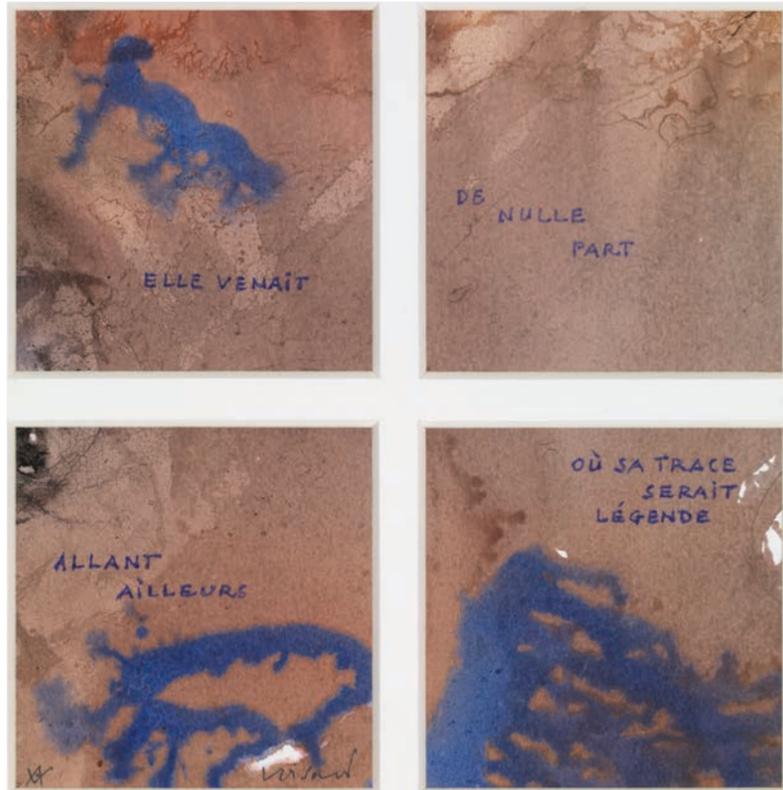
Il va voir sa femme tôt levée et qui s'affaire, indifférente et muette. Elle n'est pas inquiète, non, elle est de ceux qui croient croire et n'en font pas un plat. D'ailleurs elle s'imagine des choses. Et les mots qu'Anselme crachote en dormant lui donnent à suspecter. Elle ne serait pas vraiment étonnée que... Après tout il reste discret, ce n'est pas lui qui s'attirerait l'opprobre public dans les gazettes et les courriers de lecteurs.

Et Anselme va se recoucher, on ne sait jamais...

Ailleurs

C'est sur une île qu'il aurait aimé vivre, au milieu d'un jardin à camélias autour d'une baraque à rêver. Il aurait eu l'impression de se trouver sur un radeau de privilège – et de naviguer... Le vaste monde, en somme. Celui qu'il entend trafiquer au-dessus des toits, négocier dans les catacombes, partout là où il ne risque pas. Dans les entrepôts où se joue le sort de la planète, ces recoins où les bougies mentent sur des chandeliers d'apparat. Et tous ces leurres peints au fronton des banques, celles qui ont coffre, appétit et boniment.

Quadratures

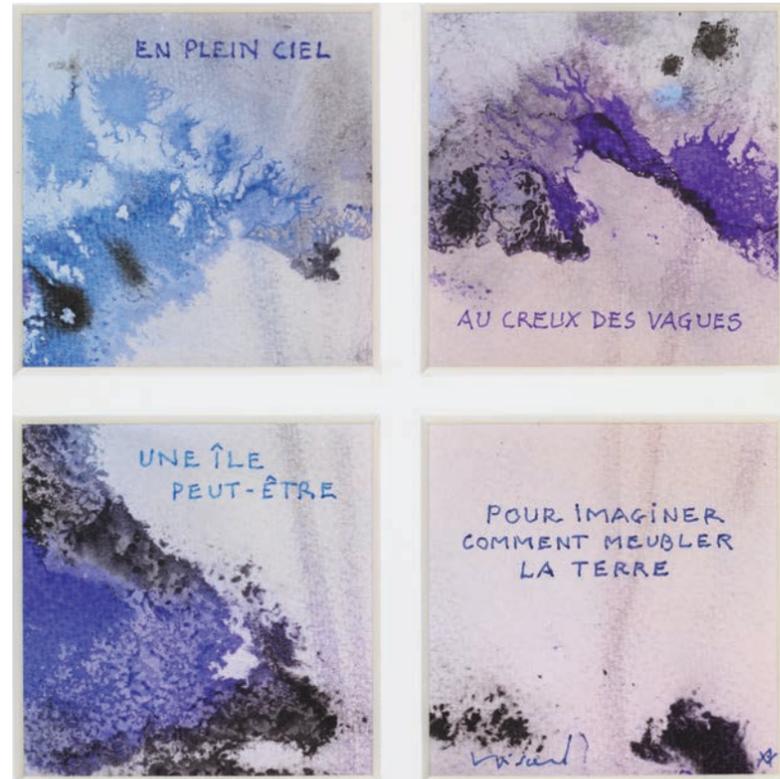
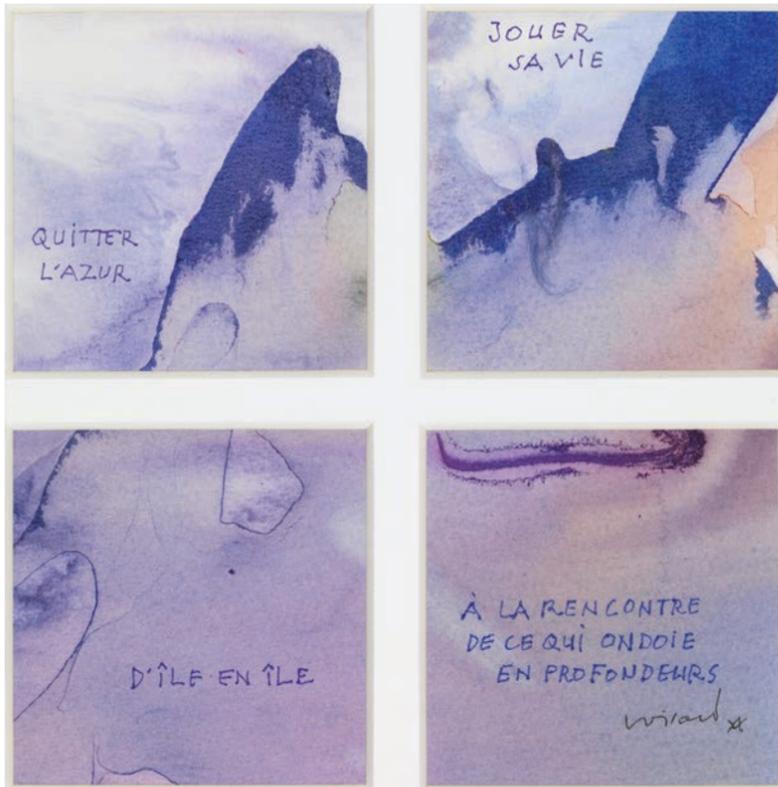


Ses aquarelles ou ses encres ont-elles pour fonction essentielle de catalyser sa poésie? Traversent-elles ses poèmes clandestinement, secrètement, comme en contrebande? L'aquarelle deviendrait-elle alors complice, comparse, auxiliaire de la poésie? Ou bien Voisard est poète *et* peintre? Lorsque Voisard peint, on pressent bien qu'il joue, il joue sur le papier avec ses encres, ses pigments. Il occupe les heures blanches de sa journée, il se défatigue, se détend, se laisse aller, il étend ses jambes sous la table de son bureau, aligne ses encres ou ouvre sa boîte d'aquarelle Caran d'Ache, fait la place sur son bureau encombré à un beau papier de fort grammage, troque le porte-plume réservoir pour les poils de martre du pinceau, prend plaisir à errer dans les entrelacs que dessinent ses encres, il joue avec les réserves du papier, il suit la tache au pinceau, infléchit ses contours, bras tendus, il manipule la feuille humide, étale la couleur d'un souffle et, selon son humeur, la dompte ou la fait exploser; lorsque, un instant, il a

Les mots dans l'image

le souffle court, qu'il ne veut ni conduire ni diriger la manœuvre, il passe la main au hasard, il la laisse ourdir son complot avec l'aléatoire, main mobile, levée, tendue, prompt à strier l'espace, main brûlante, parfois fiévreuse ou tremblante au-dessus de la feuille vierge, sa main s'empare de la tache, la fait bondir, s'étendre, s'allonger, s'élaner, la tache, libertaire en diable, d'autorité bannit les angles, les droites, les horizons coupés au couteau, les figures achevées, la tache se joue des intuitions de l'artiste, elle épouse son énergie vitale, jouit de ces moments d'existence spontanée, instinctive, elle est transparence, rétive aux repentirs, parce qu'elle avoue tout, tout de suite, sans retour. Mais Voisard ne passe pas la main au hasard comme on abandonne le terrain. Sans préméditation, il traduit librement ses émotions, ses pulsions, son pinceau n'exécute pas un projet mais il révèle son être profond, le transpose, le décode. Le jeu n'est pas gratuit. Avec la manière de l'expressionnisme abstrait, peinture du geste, jet de

« Du détail à l'ensemble,
l'enseignement du détail »



couleurs (Pollock), (action painting, dripping) naissent alors un signe, une onde, des reflets sur l'azur, des franges colorées, apparaissent la brume, la chaleur, la neige, la pluie, le crépuscule, la sensualité de la chair. Reconnaisables entre toutes par leur intensité chromatique et leur surprenante esthétique, les aquarelles de Voisard charment, fascinent, émerveillent, subjuguent. Bien qu'elles soient identifiables – et votre familiarité avec le poète et avec sa manière n'y changera rien –, vous ne direz cependant jamais :

– Tiens ! une aquarelle de Coco Voisard !

Parce que *toujours* dansent avec ses encres les mots d'un poème !

Bernard Bédard

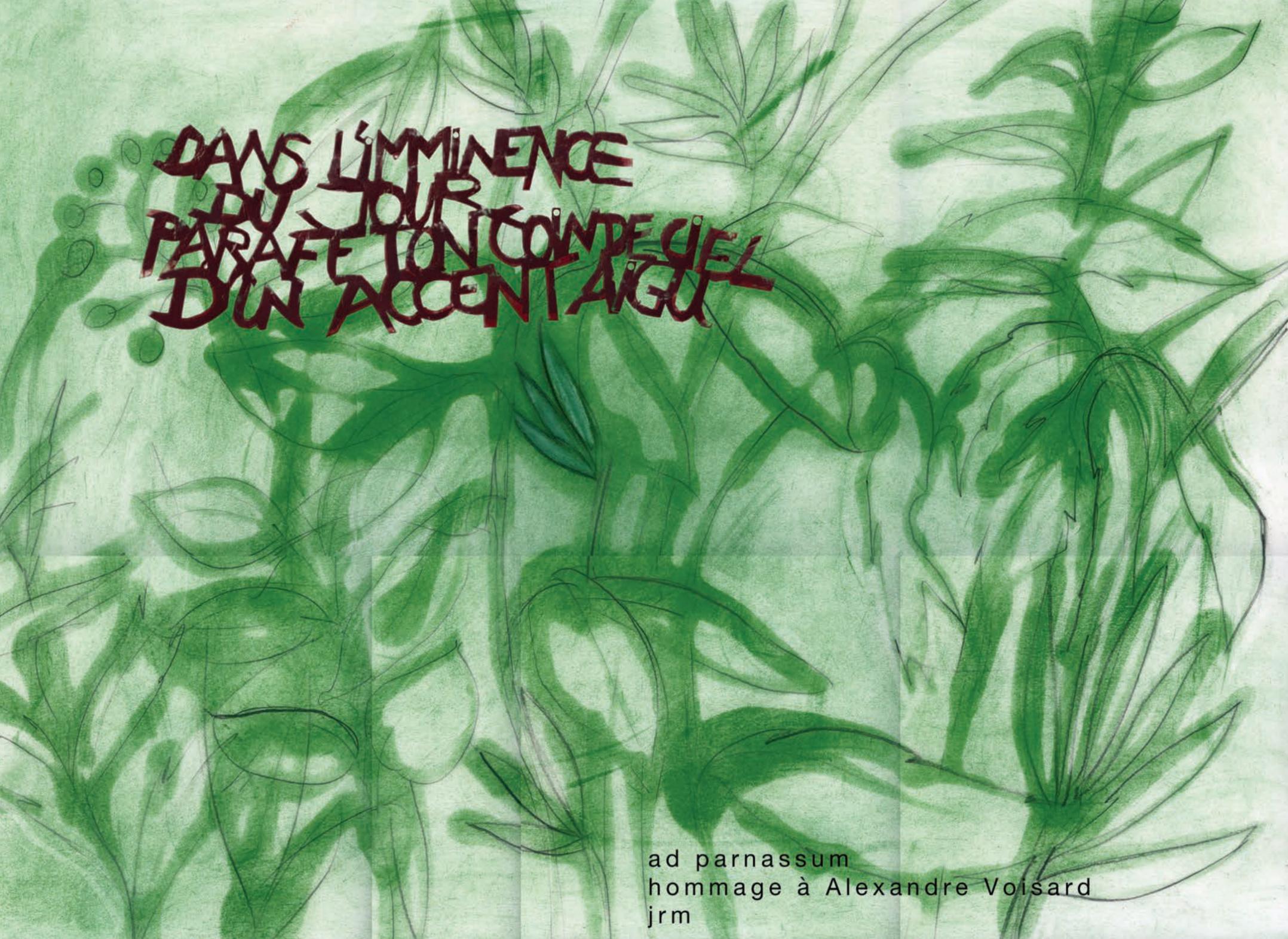
Texte tiré d'*Eloges et portraits de quelques Jurassiens qui furent des grains sortis du sillon*, Porrentruy, Ed. des Malvoisins, 2014, pp. 190-192.

De longue date la pratique d'une manière d'aquarelle et le goût des jeux d'encre sur papier m'est familier au point d'être devenu une respiration, un dérivatif de l'écriture et du poème et, dans l'exploration de la tache initiale et fondatrice, une diversion fertile.

Un jour il m'apparut incidemment qu'en occultant par zones les produits de mon travail, chacun des morceaux isolé de ma planche tentait de parler en son nom propre et à conter son histoire singulière. C'est ainsi qu'est née une série de quarante-cinq Quadratures, telles que je les ai nommées pour ce projet, dont chaque élément a trouvé vocation, par-delà tout détail, à concilier les morceaux.

Pour toute leçon, rappelons-nous nos curiosités d'enfance en quête d'âges dans la trame du tapis ou d'anthropomorphiques apparitions dans le spectacle des nuages.

Alexandre Voisard



DANS L'IMMINENCE
DU JOUR
PARAFFE TON COMPTES
D'UN ACCENT AIGU

ad parnassum
hommage à Alexandre Voisard
jrm

Jean-René Moeschler, composition numérique, technique mixte, acryl et pastel sur papier, 50x70 cm.

I.

Le courrier des amis

Pierre-Alain Tâche
Catherine Fuchs
Alain Rochat
Hughes Richard

le persil voisard le persil

Lausanne, le 27 novembre 2017

Cher Alexandre,

On me demande d'ajouter un brin au bouquet de *persil* que l'on s'apprête à t'offrir. Je le fais bien volontiers en m'autorisant de notre vieux compagnonnage.

Comme le temps passe ! Souviens-toi : tu avais réservé bon accueil à mes premiers recueils, au début des années soixante, et, depuis lors, nous avons échangé nos livres et nous nous sommes écrit. Toutefois, il fallut attendre plusieurs années avant qu'une soirée consacrée à Gustave Roud nous permette enfin de nous retrouver face à face. Et ce fut à Mézières, un soir de novembre. Je retranscris ici une page de carnet, qui rapporte l'événement ; en espérant qu'elle t'amusera. Je ne l'ai pas retouchée :

Rencontre d'Alexandre Voisard ! Joie douce et sans mélange ! Nous ne mettons pas longtemps à nous reconnaître. Sa parole est forte, chaleureuse, communicative. L'ami des doutes d'autrefois (nous correspondons de livre en livre), l'aîné, pleinement engagé dans son temps, rayonne de force vive aujourd'hui. Il sait ce qu'est la quête d'un pays, a acquis, dans le sien, le statut de tribun. Il croit qu'il y a pour sa terre (donc, pour la poésie aussi) un avenir. Et il le dit bien haut. Il m'a tendu Les Deux Versants de la solitude comme un messenger remettrait, à la porte lointaine, une lettre attendue depuis longtemps !

Mézières, 20. IX. 69

Je considère l'œuvre, telle qu'est s'est déployée depuis lors : elle est d'une tonalité immédiatement reconnaissable. Et la vie y foisonne. Une curiosité gourmande et malicieuse la gouverne, qui ne se prive pas de faire montre d'esprit critique. Elle ouvre ainsi de multiples perspectives sur son époque, sur de menus événements (qui n'en sont pas !), sur la relation amoureuse, sur la spécificité du pays jurassien, sur la richesse et la beauté de sa nature, sur son bestiaire, sur ses prairies, ses cluses et sa douce lumière.

Il faudrait relire pour prétendre évoquer tout cela. Je n'en ai pas eu le loisir. Mais d'autres analyseront ton œuvre mieux que je ne saurais le faire. Car ce que j'en sais, je l'ai appris de recueil en recueil, de nouvelles en carnets. *Liberté à l'aube* est le premier livre que j'ai reçu de toi, dans l'édition originale des Malvoisins. (Elle bénéficie d'une préface de Maurice Chappaz qui n'a rien perdu de son élan contestataire !) Et voilà qu'un demi-siècle plus tard j'en ai retrouvé les strophes dans le deuxième volume de l'impressionnante *Intégrale* publiée par Bernard Campiche. Elle compte neuf tomes, à ce jour, et témoigne ainsi de ta fécondité comme aussi des infinies nuances de ta palette. (Je relève, en passant, que l'intitulé de cette somme n'est déjà plus exact, ce qui réjouit grandement tes lecteurs – mais c'était là manière délicate de te laisser le champ libre et de signifier qu'il n'était pas encore question de tes œuvres complètes !)

Je t'aurai fait part, au coup par coup, de ma lecture, de mes avis et de mes sentiments. Ils devraient t'avoir exprimé mon adhésion, tant il est vrai que je t'ai presque toujours suivi sans réserve dans ta quête, dans tes avancées. Et tu auras compris que, ce faisant, je me réclamaï aussi d'une proximité, en poésie – malgré nos différences. J'en avais besoin. J'en suis même arrivé à me convaincre d'une possible complicité, qui tiendrait, pour l'essentiel, à une attitude face au monde et à une manière d'aborder l'aventure

poétique. Les contraintes du quotidien et l'épreuve commune de la page blanche l'auront suggérée, puis entretenue dans un double mouvement de reconnaissance. Un partage, ainsi, s'est instauré. Et il me semble que ses intermittences n'ont pu en entamer la légitimité et la substance.

La poésie, dès les premiers échanges, fut à la source de ce lien fort. Mais les proses à venir allaient me permettre de mieux cerner ta sensibilité, ta personnalité et ton appartenance. Et je songe, plus particulièrement, à ce que nous aura appris *Le Mot musique* (qui donnait accès à ton enfance), mais aussi aux pages de cet *Oiseau de hasard* où tu reprends et poursuis l'exploration de l'histoire familiale. Sans oublier les confidences plus intimes d'*Au rendez-vous des alluvions*, où je me retrouve presque toujours à la lisière du poème. Dans un tout autre registre, *Epars : le pays, l'écriture* m'aura éclairé sur

une relation, qui prend, chez toi, une dimension fondamentale, parce que riche d'une exigence engagée – l'un n'allant pas sans l'autre et réciproquement.

Cet inventaire à la Prévert semble éviter soigneusement d'évoquer le fond du sac. Mais c'est, tout bonnement, que l'espace imparti ne permet pas de prendre en compte une thématique, de recenser tes révoltes, tes espoirs, tes peines et tes joies. D'ailleurs, sur ces perspectives intimes, mieux vaut nous en remettre à ce que tu veux bien nous en livrer. Et d'évoquer alors ces « petits riens éloquents » (ce sont les mots de ta dédicace) ajustant et approfondissant le portrait de ce *Poète coupé en deux*, qui se dit « de toute éternité, déchiré entre le haut et le bas, entre les aspirations angéliques et les délectations triviales, entre la tête et le ventre ». Car je tiens qu'ils nous révèlent, sans feinte et sans

détour, une humanité vraie, dépourvue de tout artifice, en recensant, mine de rien, une grande part de ce qui densifie ta parole et nous la rend si fraternellement proche.

J'admire, dans chaque genre que tu pratiques, la richesse de ta langue et la ductilité d'un style qui te permet d'aborder, avec une égale maîtrise, la comptine et la grande forme, la nouvelle et le récit. Et puis, il y a, dans ce corpus en continuelle expansion, l'empreinte d'un grand pouvoir d'empathie et la tendresse d'un regard qui donne à chaque événement, à chaque chose aussi, sa juste valeur et sa véritable dimension. Et cela m'importe en un temps où une bonne part de ce que je lis me semble dépourvu de telles qualités. Enfin, tes textes, dans leur grande majorité (mais tu sais aussi adopter un ton grave quand il le faut), ont une légèreté enjouée que je t'envie.

Il est temps de rendre ma copie. J'ai jeté en vrac un propos dont je mesure l'approximation. Mais tu comprendras, j'en suis sûr (ce qui, bien entendu, n'excuse en rien mes manquements). L'essentiel, comme disent les sportifs, n'était-il pas de participer ? On peut en débattre, mais le fait est que je me serais longtemps reproché de m'être dérobé.

Mais, trêve de balivernes ! Je t'embrasse, cher Alexandre, en t'assurant, une fois de plus (mais *coram populo*) de mon affection et de mon attentive amitié.

Pierre-Alain Tâche

Pierre-Alain Tâche

Une lettre

Pour Alexandre Voisard

Catherine Fuchs

Guirlande de fête

Voisard, vous avez dit Voisard?
Un peu facile, je le concède, soyons sérieux.
Mais pas trop ! Car...

Qui veut parler de Voisard
Prendra des chemins de hasard
Le poète est cet oiseau rare
Qui se tient parfois à l'écart

*Entre deux points toujours
Piétine la couture*

Lance tes mots à l'assaut du ciel
Et tu te sentiras pousser des ailes
Imagine encore et toujours
Avec humour, avec amour

*E lance-toi contre le ciel
Défie le vide
Ne crains rien*

Mais assez de mes vers de mirliton
Pour lesquels j'implore le pardon
Du fidèle ami, si jeune poète
Qu'à juste titre aujourd'hui on fête

*A force de nommer les choses, le poète se les approprie,
Légitimes trophées dévoilés à la nuit tombée.*

C'est lui qui le dit !
Et je l'en remercie.

(Les textes en italique sont d'Alexandre Voisard.)

Pour Alexandre, qui connaît le métier...

Alain Rochat

A la poste

*L'art de la délicatesse
Laissez la beauté se poser sur votre vie*

*Le pouvoir du moment présent
Guide d'éveil spirituel*

*Chouchoutez votre intestin
Enfin tous les conseils pratiques au quotidien
pour un ventre heureux !*

*Les cinq tibétains
Le secret de la jeunesse et de la vitalité*

*Faire le choix du bonheur
Faites-vous confiance,
vous pouvez être plus heureux !*

*Changer d'altitude
Quelques solutions pour mieux vivre sa vie*

*La voix de la connaissance
Un guide pratique vers la paix intérieure*

Le meilleur médicament c'est vous

*Ta deuxième vie commence quand
tu comprends que tu n'en as qu'une*

– moi, je veux juste
acheter un timbre

et lui écrire « je t'aime ».

Envois

Quarante et une boîtes blanches 71'243
elles sont plus grandes
que les cinquante-trois pochettes en carton antalis 3'730
– autant d'étiquettes, autant de coups de tampon encreur
(il pâlit devant l'adresse qui est fausse).

Ne pas se tromper de timbre,
série « légumes en fleurs » :
haricots d'Espagne, à 1 franc 80
– *phaseolus coccinens*
ou ail des ours, à 1 franc 10
– *allium ursinum*.

Mettre la bonne facture dans le bon envoi,
le scotch s'étire comme le temps qui passe :

– inutile de le mesurer.

Cher Alexandre,

Au ciel, probablement, nous regretterons de ne nous être pas côtoyés plus souvent sans pour autant, dans ces lieux pacifiés, nous appesantir sur les raisons de cette discrétion.

Quand nous avons fait connaissance, moi qui n'étais qu'errances et impulsions, je t'ai envié d'avoir autour de ta personne quelques rares mais fidèles sympathisants qui, penchés sur tes premiers écrits, rayonnaient en découvrant les richesses de ton écriture.

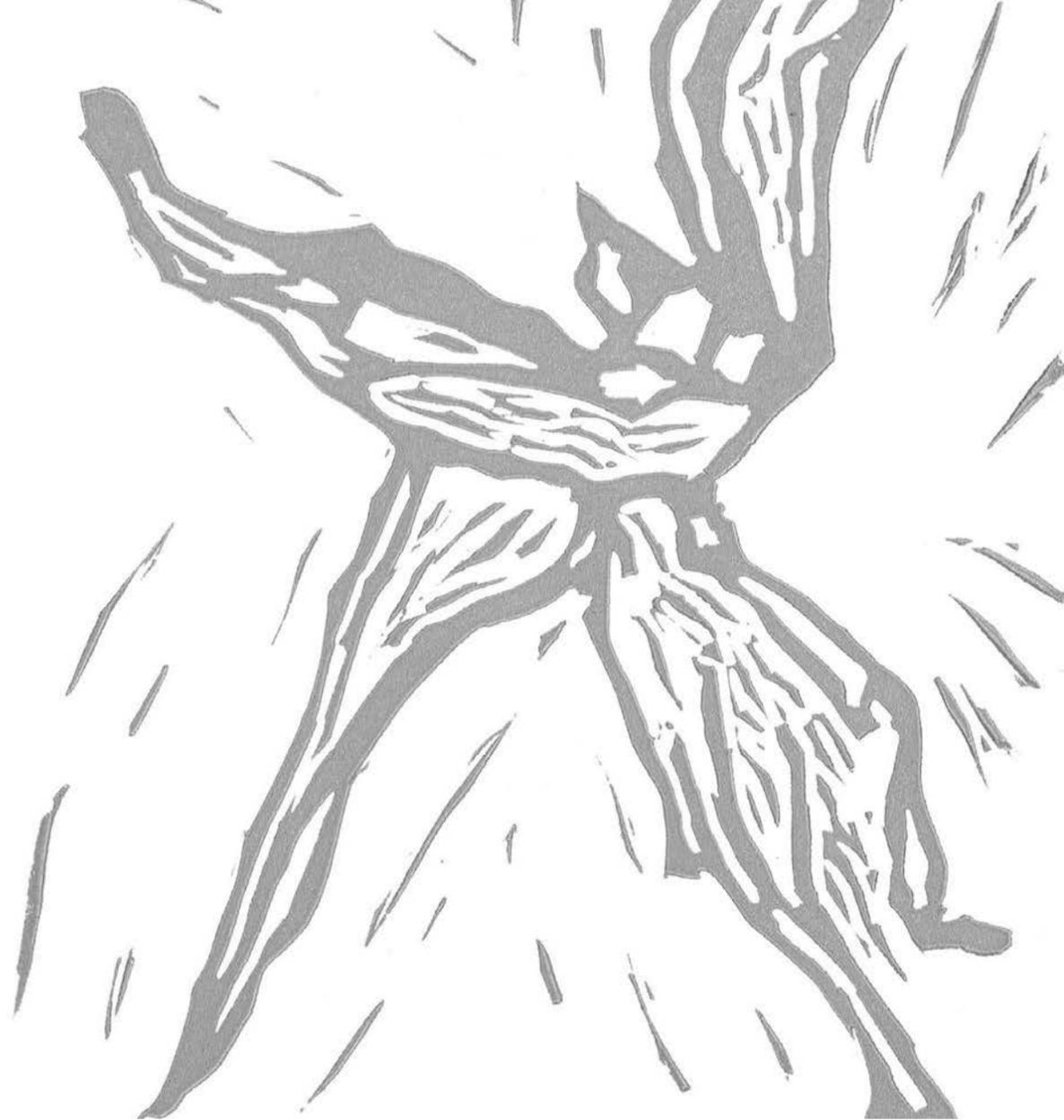
Et puis, un jour, ta voix de poète, une parmi d'autres, s'éleva d'une tribune populaire pour bousculer l'Histoire et moi, en retrait comme toujours, je t'écoutais en retenant mes larmes.

Le drame est qu'à force de coller à son époque, fatalement, on sombre avec elle . Qui, aujourd'hui, relit encore Barrès ou Anatole France et qui, demain, s'empressera de réserver une place pour une lecture de Jean-Paul Sartre ?

Dès lors, ni trop dedans ni trop dehors, survivre aux ovations de la foule pour s'inscrire dans la durée fut un pari aussi ambitieux que malaisé et ce cap, après quelques hésitations, tu l'as franchi en multipliant et diversifiant tes productions, en remplissant journaux et périodiques d'une surabondance d'interventions - avec un faible pour tes amis les peintres - et ainsi, peu à peu, patiemment, édifier l'oeuvre que le Jura attend depuis la nuit des temps, celle que Werner Renfer aurait sans doute accomplie si l'affligeante indifférence de ses contemporains ne l'avait pas crucifié avant l'heure.

Hughes Richard

Je te dis plume
dès que ta paupière
ouvre sur moi
un œil de grand large.



Au rendez-vous des alluvions d'Alexandre Voisard.
Extrait du portfolio de linogravures d'Anne Egli-Decombaz, *Envolées*, Vevey, Le Cadratin, 2017.

II

Hommages : salutations

Bernard Bédât
Mousse Boulanger
Caroline Coutau
Isabelle Falconnier
Pascal Rebetez
André Wyss

le persil voisard le persil

On a peint *L'Homme au turban rouge* (van Eyck), *L'Homme au chapeau melon* (Magritte) ou *La Femme à la lettre* (Renoir), à *la cafetière* (Cézanne), à *la perle* (Corot). Ce *Poète à la nappe* évoque Alexandre Voisard poète au geste de la vie simple, loin de l'œuvre immense qu'il transmet à la postérité et de l'aura qui l'élève dans l'atmosphère cotonneuse de la renommée. Le rite de la nappe que le poète plie chaque jour avant de la secouer sur la terrasse de sa maison, appelant ainsi mésanges et bergeronnettes à un repas frugal mais quotidien, fit dire un jour à sa bien jeune voisine, huit ans, qui n'entretenait avec lui que des relations habituelles : «Je vis à côté d'un poète et je ne le savais pas!»

Vous l'aurez deviné, j'aimerais vous faire rencontrer Alexandre, l'ami poète, loin des académies, des grands prix littéraires, des instituts des lettres et des arts, j'aimerais faire un ou deux pas avec Coco Voisard le familier, sûrement aussi avec Antonin de Calabri¹ qui marcha de conserve avec la résistance jurassienne, à coup sûr avec Alexandre l'Ajoulot lorsqu'il donne une voix haute aux siens, aux hommes et aux femmes de son pays, à l'original solitaire. Enfin, j'aimerais faire un bout de chemin avec celui qui les résume tous, le poète-comédien-saltimbanque lorsque l'automne ouvre les feux de la Saint-Martin.

Le voici lisant sur le ton du sermon, ses petites fables, «moins édifiantes qu'ironiques ou tendres»². Elles font le tour de la table, surprennent, amusent, intriguent. Il pique la curiosité de ses auditeurs, l'œil vif et le sourire aux aguets. Mais, le ton apparemment badin du discours disparaît derrière le phrasé du poète. Coco ponctue le texte à sa manière, lui donne cadence et harmonie : en quelques mots, il est tout à l'éloge du cuisinier et de sa table :

*Mieux vaut émuvoir que vouloir mouvoir
le vrai cuisinier maîtrise la farce
il ne parle pas la bouche pleine
il ne se vante pas de ses ruses
sous son œil trouble la dernière plume
de la pintade tombe à l'heure dite
c'est tout.*

(*Fables des orées et des rues*, p. 81)

J'imagine alors Antonin de Calabri bondissant du *Petit Larousse*, se métamorphosant en Alexandre l'Ajoulot pour nous confier, index levé, un vrai secret de Jean la Paille, mal vivant aux «marges» de sa ville, Porrentruy, mâchonnant sa solitude, ses labeurs domestiques, mais aussi ses mots rares qui font rêver les anges et les passereaux messagers du poète :

*Madame madame
s'exclame Jean
la lune est tombée dans l'eau
c'est pas la lune Jean
c'est son reflet
non proteste Jean
non c'est la lune
et dans l'eau
elle fait la grimace.*

(*Les Petites Heures de Jean La Paille*, p. 20)

Souvent, Alexandre Voisard, après avoir fermé son cahier, posé sa plume et séché son pinceau, invite l'Ajoulot à parcourir forêts et prés en campagnard attentif aux arbres, surtout aux rumeurs des arbres, à l'onde qui caresse le feuillage, à l'oiseau qui bat de l'aile. Il abandonne, sur les bas-côtés de ses chemins de terre, le grand tumulte de la vie pour se laisser envahir par les sentiments, les émotions, les pensées, les souvenirs. Il croise le mycologue qui peine à remplir son panier, le chasseur qui lui apprend la patience avec la ruse du chevreuil et du sanglier. Ainsi, à la Saint-Matthieu, en fin d'après-midi, l'oiseau suspend son chant pour l'entendre rassurer l'homme des bois qui se plaint de «la dureté des temps et de sa condition» :

Certes, mon brave, les temps sont à la peine, la brioche rare et la compote amère. Mais tu verras, la faim n'a qu'un temps, on finit toujours par trouver noix et noisettes au long de sa route. Ouvre ta fenêtre matin et soir, passe la tête par la lucarne, huile bien les gonds de ta porte. Un jour, ou plutôt un soir, tu recevras l'oracle, le messager sera devant toi...

(*L'Oracle des quatre jeudis*, p. 41)

L'empathie qu'il manifeste pour ces petites gens ne l'éloigne pas de son univers poétique, il les compte de sa race, il les a croisés au village ou dans la ville voisine, il a mesuré le désarroi ou la douleur que l'absence d'un proche enflamme et il leur invente les gestes qui sauvent :

[La convive, extraits]

Donc Gilbert rentrant bredouille se contente de chantonner : «Ma petite Guite, aujourd'hui c'est jour sans arêtes, mais surtout ne bouge pas, j'ai trouvé trois champignons blancs dans le pré, je vais te faire un de ces risottos, tu m'en diras des nouvelles...» Et le voilà s'affairant à l'évier, essuyant les champignons, éminçant l'échalote, rissolant légèrement les grains de riz avant de les arroser d'un verre de vin blanc... «Oh! que c'est bon, je suis bien de ton avis, Guite...» Et il lui raconte, tout en mangeant, son après-midi au bord de l'eau, ses rencontres, l'un ou l'autre pêcheur égaré comme lui sous la pluie, le prix du lait qui baisse et le prix de l'essence qui monte, qui monte...

Serrée dans son encadrement de bois mouluré, Guite rayonne et approuve...

Le repas achevé, Gilbert prend le portrait, l'embrasse légèrement et va le remettre à sa place sur la cheminée.

«Ah non, lance Gilbert, ne bouge pas de là, c'est moi qui ai préparé le repas, c'est moi qui ferai la vaisselle.»

(*L'Adieu aux abeilles*, pp. 55-56)

La Saint-Martin, ô saint Martin! était fêtée «avec un faste gourmand à [la] mesure d'épicuriens de bonne naissance» disait ce compagnon des Malvoisins, au milieu d'amis venus de toutes parts partager gelée de ménage, atriaux et boudin, pour dire peu. Disert, il enchantait ces «veillées ripailleuses», il avait les vrais mots pour nous mettre en mouvement, pour suggérer des contributions à une revue, choisir le titre du livre en chantier, découvrir le texte d'un jeune auteur ou l'œuvre d'un peintre, pour proposer une publication.

Parfois, il sortait de sa poche une fantaisie manuscrite illustrée de sa main. L'une d'elles, avouait-il, avait été «achevée de calligraphier plus ou moins habilement par l'auteur le jour même de la Saint-Martin... à Courtelevant en Franche-Comté où son épouse élève quelques moutons et cultive quelques pousses d'épinards».

le persil voisard le persil

Entre choucroute et strifflates, il se levait, lentement, le temps que le silence s'installe, demandait malicieusement si l'assemblée voulait bien lui prêter l'oreille, éclaircissait sans succès sa voix au pinot noir, nous emmenait à l'île de Ré rencontrer un natif à fort accent qui avait un jour offert à Monsieur Jossepin (Jo sse pin) des biscuits préparés par son épouse. Inoubliable «*histoire de table comme on dit* un vin de table». Son personnage, loquace mais sensible, s'éloignait de la caricature à mesure que progressait le récit. Le bouffon faisait alors place au comédien, le comédien au poète qui lui soufflait une histoire à la fois émouvante et enjouée. Coco avait ainsi fait le tour du cadastre des Voisard : il nous avait conviés chez Alexandre l'Ajoulot, puis chez Antonin de Calabri, le politique, enfin chez Alexandre Voisard, le poète.

Ce devait être au début des années cinquante, je ne me souviens plus exactement. Je venais de fonder le Groupe de Théâtre de *Connaître*, sous la direction de Madame Germaine Tournier, à Genève. Je vis alors la porte s'ouvrir devant Alexandre Voisard. Il n'était pas encore très célèbre et je devais bien être la seule à le connaître de toute l'équipe. Mais comme lui, j'étais native du Jura, de Boncourt exactement. Il avait déjà bien travaillé avec la troupe des Malvoisins à Porrentruy, ce qui lui donnait une avance sur nous qui tentions de sortir de notre magma de débutants. Très vite, j'ai compris notre retard infranchissable et me suis juré de travailler d'arrache-pied pour le rattraper. Je me promettais de l'égaliser rapidement et pour cela je l'observais très fidèlement et tentais de le copier le plus précisément. Hélas ! le troisième jour, aussi mystérieusement qu'il était apparu, il disparut ! Il est parti sans laisser d'adresse et je me suis sentie abandonnée, sans plus aucun espoir de l'égaliser. J'ai probablement été la plus meurtrie de la troupe, et pendant des semaines j'ai traîné ma misère et mon regret d'avoir perdu un modèle aussi parfait, car il faut le dire, il avait une manière de dire les poèmes – ce qui

La damassine, bonne fée, nous remit une fois encore de notre émotion et «les miettes sur la nappe» nous rappelèrent que l'oracle était là, une fois encore, sur le pas de la porte... Après soixante ans de veille, il n'avait pas pris une ride...

Bernard Bédât

1 Calabri : petit val (et ferme) en-dessous du col de Montvoie, convoité sans succès par l'armée pour en faire une place de tir.

2 Toutes les citations sont tirées de dédicaces ou de notes manuscrites d'Alexandre Voisard.

m'intéressait le plus vivement, qui était tellement différente de la mienne, que j'en étais restée quasiment ébahie.

Mais il a tout de même laissé une trace. Nous parlions de lui, nous cherchions à en savoir plus sur son écriture, sur ses écrits, sur son engagement. Lorsqu'en 1967 paraissait son livre *Liberté à l'aube*, j'étais prête à comprendre ses poèmes, à le lire, et surtout à le faire comprendre à d'autres, car, alors, j'avais un auditoire important. Je n'ai pas cessé de le lire, de le découvrir, de le prendre et reprendre car je sentais qu'il y avait dans sa poésie toutes les chansons, tous les mystères du pays auxquels je suis très sensible, étant née à l'extrême nord du Jura où je respire le parfum de la russule, tout comme le parfum des pins sur les roches de Buix ou encore la terre mouillée sur les champs inondés des bords de l'Allaine. Mais Alexandre Voisard a su les chanter mieux que n'importe quel amoureux de ce pays si lointain et pourtant si proche de nos cœurs.

Mousse Boulanger

Mousse Boulanger

Rencontre avec Alexandre Voisard

Caroline Coutau

Alexandre Voisard, le conteur

J'ai d'abord reçu une lettre manuscrite à l'écriture régulière, soignée, nerveuse aussi. Il me demandait s'il pouvait m'envoyer un texte. J'étais surprise.

C'en sont suivis de courts téléphones, la lecture de *Notre-Dame des égarées*, un voyage très particulier, entre rivières et cieux, vers le sud et le dépouillement, une histoire dont les personnages changent entre le début et la fin. Ce conte poétique et philosophique sur la quête et l'égarement me plaît et

me touche. La langue est claire, au cœur de la tristesse, il y a de la gaieté. La solitude du héros est profonde, même si les quelques rencontres qu'il fait sont puissantes. J'aime la présence de l'eau dont la première phrase décrit la qualité : «L'eau nous vient du ciel, disent les moines, grâce à Dieu. Et l'eau, disent les poètes, c'est ce qu'emprunte le ciel à la terre.»

Puis je l'ai rencontré. Il m'attendait à la gare de Delémont, avec une canne dont il ne se servait pas, m'a emmenée dans un restaurant où les gens le connaissaient. On y a mangé fin, savoureux, simple. Il m'a parlé de sa famille, dit combien elle compte pour lui, et ce qui la lie au texte qu'il m'a fait lire. Puis c'est le tour de sa famille littéraire, je le bombarde de questions : j'ai de la chance, il raconte bien les histoires, que ce soit celle d'un petit-fils ou celle de Bertil Galland et de ses auteurs.

Déterminé, il sait ce qu'il veut, il choisit ses mots avec une netteté dont l'effet sur moi est aussi jouissif qu'apaisant. C'est un philosophe qui met les formes et sait ce qu'il veut.

Caroline Coutau

Une visite à Alexandre Voisard, dans la ferme restaurée aux murs roses qu'il habite à Courtelevant, dans le Territoire de Belfort, à un jet de pierre de la frontière suisse, se termine forcément au buffet de la gare de Porrentruy à parler du temps qui passe, de l'amour qui ne passe pas, et de son nouveau roman *Notre-Dame des égarées*.

On traînerait bien à la cuisine, autour de la grande table en bois lorgnant sur le salon, comme le chien Kali et le chat Gribouille, tous les deux couchés paresseusement sur le sol tiède. Sur le frigo les photos des petites-filles sourient, dans le jardin d'hiver les hortensias et géraniums de son épouse Thérèse rayonnent littéralement. Mais Alexandre veut nous emmener «chez lui», à l'étage, dans son antre.

Dans le couloir, le long des escaliers, tout comme au salon, sur les murs des tableaux serrés les uns contre les autres : Joseph Lachat, Marie-Rose Zuber, Pierre Marquis, Gérard Bregnard, Jean-François Comment, Jean-Claude Prêtre, autant de peintres du Jura qu'il a aimé faire découvrir lorsqu'il était monsieur Culture du jeune canton du Jura, et qui sont devenus ses amis, souvent. Il a emménagé il y a une vingtaine d'années dans ce village de quatre cents âmes qui a vu grandir sa femme, lorsque cette dernière a hérité de la maison familiale, construite en «1813» par un certain «PAG», soit Pierre-Antoine Gros, comme l'indique l'inscription gravée sur la grande poutre du salon. Avant, le couple et ses cinq enfants habitaient une bucolique maison de pierre à Fontenais, à 13 kilomètres de là, côté suisse. «La frontière n'est qu'à un kilomètre à vol d'oiseau. C'est mon pays, frontière ou pas. Je ne me sens pas expatrié. D'ailleurs je lis tous les matins à la fois l'*Est Républicain* et *Le Quotidien jurassien*.»

Il prévient avant d'entrer dans son bureau. «Attention, la poutre est basse!» Jusqu'en haut de trois des quatre murs, des livres. Un pan accueille ses poètes favoris, ses «amis éternels» – Neruda, Rimbaud, Rilke, Tsvetaïeva, Michaux, Char. Un autre pan de mur abrite la littérature romande, le troisième aligne les «Pléiade». Encadrée, une lettre manuscrite du grand admiré et ami René Char, datée du «30 sept. 67» à l'Isle-sur-Sorgue, Vaucluse. Voisard est allé le voir trois fois. Il n'a pas lu «tous» les livres qui sont ici, «non». «Mais je vis avec.» Il lit «en poète» : «Je suis un lecteur lent. Je ne dévore pas.» Jamais de lectures «divertissantes», même s'il a fait une exception pour le récit qu'Erik Orsenna vient de consacrer à La Fontaine. A ses yeux, de la littérature «mineure». «C'est léger et anecdotique, fait pour la radio, mais avec gourmandise, c'est certain.» Ce qu'il aime lire, c'est Pascal Quignard, dont il a lu à voix haute le dernier roman, *Les Larmes*, à la langue «si belle», ou Jean-Michel Maulpoix, dont il vient de recevoir *L'Hirondelle rouge*, paru au Mercure de France, «un des poètes qui comptent dans la génération qui suit la mienne».

Au milieu de la pièce, un bureau. Dans le tiroir de gauche, les grands carnets sur lesquels il écrit. Pas d'ordinateur : juste une machine à écrire Butec, sous sa housse, avec laquelle il dactylographie les textes jugés prêts. Un

modèle pour lequel on ne trouve plus de ruban à encre, sauf sur Internet, que son fils lui commande en Allemagne. Qu'on ne s'y trompe pas, et il y tient : s'il refuse l'ordinateur et son corollaire Internet, ce n'est pas par refus réactionnaire de la modernité, mais par «peur» que cette nouveauté le distraie trop, s'impose dans sa vie comme un jeu qui l'accapare et le passionne. «Un temps, j'ai fait de la photographie. J'étais incapable de la faire à moitié : j'y passais mes jours, mes nuits, plus rien d'autre ne comptait, j'étais fasciné par le processus de développement, les bains, les révélateurs, le cadrage... L'ordinateur, je m'y vois très bien m'y plonger, explorer toutes ses possibilités. J'ai peur que ça me bouffe. Je n'ai plus le temps de perdre du

temps, vous comprenez. Alors je m'en prive délibérément. Les gens peuvent m'appeler au téléphone, ou m'écrire des lettres, ça se passe très bien.»

Ce qu'il montre de suite, soigneusement rangées dans une grande enveloppe, ce sont une quarantaine de «Quadratures», comme il les appelle, soit des peintures carrées à l'encre de Chine partagées en quatre fenêtres par un chablon et sur lesquelles quelques vers, mots et phrases sont déposés avec délicatesse. Un travail de poète plus que de peintre, pour lui. «La feuille peinte me semble nue tant que je n'y ai pas mis mes mots. C'est bricolé. Mais j'y tiens.» Il vient de les terminer et les verrait bien exposées, ou imprimées dans un joli livre. Mais il ne les a montrées à personne. «Editer de la poésie, c'est déjà difficile. Alors, de la poésie avec des encres de Chine...» Il «bricole» beaucoup, comme il dit. Partout dans la maison se nichent des cailloux, plumes d'oiseaux, fleurs séchées, oeufs mouchetés ou branchettes ramenés de

ses vagabondages en forêt et qui forment comme de petits autels naïfs et vibrants. Sur les cailloux, sur les branches, il écrit, ou crayonne les sillons du bois de couleurs arc-en-ciel. Il appelle cela ses «chants de scie». «J'aime la matière. J'ai besoin de faire ces choses pour décrocher, oublier un moment ce que j'ai dans la tête. Ecrire est difficile, toujours, extraire les mots de soi, les ajuster, une souffrance, une réinvention permanente, même si c'est la seule chose qui m'a habité toute ma vie, m'a nourri, m'a évité de me perdre.»

Alexandre Voisard s'affaire autour de la machine à café et la cuisine, où l'on est à nouveau, entre le chien et le chat qui rôde, est doucement habitée de sa sagesse inquiète de poète, de sa chaleur affectueuse de *pater familias*, de sa souplesse sorcière d'homme des bois et de promeneur infatigable, de sa gourmandise de viveur charmeur. Il nous tend le sucre, les yeux très bleus attentifs sous la couronne de cheveux blanchis, et l'on pense aux mille vies vécues par lui. L'enfant et l'adolescent indocile, vaguement voyou, maquillard fantasmé, placé dans une école disciplinaire ; les cours d'art dramatique à Genève ; la poste, tout jeune homme, pour faire plaisir à ses parents ; le diplôme de commerce, malgré tout ; le jeune poète qui écrit à l'automne

Isabelle Falconnier

Visite, un jeudi de décembre, dans la maison rose d'Alexandre à Courtelevant

1950 à son alter ego valaisan Maurice Chappaz la première lettre d'une correspondance qui durera jusqu'au décès de Chappaz et qui commence par ces mots extraordinaires: «Je viens vers vous à pas de loup, homme de cœur, en marchant sur la mousse, avec des escarpins en matière solaire, un peu de vent rose dans les orbites, et des galets de magicien dans les poches. Je vous le signale, parce que je ne montre qu'à mes amis ces talismans sans histoire, et qu'à vous, je ne peux pas les cacher»; l'usine de métallurgie de Saint-Ursanne, au début de son mariage; la filature textile à Alle, où il assiste le directeur commercial; l'aventure théâtrale des Malvoisins à Porrentruy, les soirées de poésie dans l'arrière salle des Trois Tonneaux; la Librairie du Jura à Porrentruy, en 1971, le basculement dans le monde de la culture – «On est venu nous chercher, ma femme et moi. C'était bien, mais plus difficile que prévu. On a tenu huit ans. On ne gagnait presque rien»; le poète du Jura libre, l'inspirateur du peuple qui ce 10 septembre 1967 lors de la Fête du peuple jurassien à Delémont, scande avec Chappaz les premiers vers de son «Ode au pays qui ne veut pas mourir»: «Argile, mon pays d'argile / Mon pays de moisson et de tourments», et puis les derniers: «Mon pays ineffaçable, ineffaçable / Ivre du bond sans retour et farouche / De ta liberté nue.»

Désormais il est «plus solitaire». Cela ne lui déplait pas. «On a besoin de solitude pour l'écriture. Avant, mes fonctions ne me laissaient souvent pas le temps d'écrire.» Il n'aime pas le corollaire de l'âge: la fatigue, le corps qui lâche, le «délabrement physique». Il sort d'une opération à la hanche, est tombé sur son épaule gauche, ne peut plus lever le bras. Porte un appareil auditif. «La capacité de voyager me manque. Je suis de plus en plus astreint à la sédentarité. A renoncer à voir les lieux que je voulais encore voir avant de mourir. Marcher en ville devient une corvée. Quand je vais à Paris, je suis fatigué dès le premier jour. Je ne me déplace plus qu'en taxi.»

Il était impatient de voir publier son nouveau livre, un roman, genre rare dans le parcours du poète, *Notre-Dame des égarées*. C'est en faisant des recherches pour le récit consacré à son grand-père, *Oiseau de hasard* (Campiche, 2013) qu'il tombe sur un fait divers paru le 2 juin 1900 dans le quotidien de Porrentruy *Le Pays* qui relate la découverte d'un homme mort adossé contre le mur d'une église en Ajoie.

Voisard avait recopié l'article, puis gardé sur son bureau depuis, sachant que cet homme avait quelque chose à lui dire. «Il était tellement présent en moi que j'avais à écrire son histoire. Ce n'est peut être pas sa véritable histoire mais cette histoire ne peut être qu'à lui.» Les lieux que Karel traverse, l'Ajoie, le Jura, Saint-Ursanne, Ocourt, le Doubs, jusqu'à La Motte et sa petite église blanche ceinte d'un cimetière et puis d'un vaste champ, les personnages qu'il rencontre – le garde forestier, le curé distillateur, le douanier, l'artisan, le brocanteur de Delémont – c'est le monde de Voisard, celui d'avant, celui de l'enfance, celui de toujours, en une remontée dans le temps poétique et émouvante. «La vie n'est pas seulement ce qu'on perd mais ce qu'on gagne aussi. Les personnages que Karel rencontre essaient de le raccrocher à la vie.»

Hélène est du Rhône, Karel est du Rhin, ce qui, pense Hélène, les empêche de se rejoindre vraiment. «Nous sommes tous des rivières. L'eau

est notre essence. La rivière est ce qui donne le mouvement, et notre sens, notre intelligence du monde. La rivière est la métaphore de la destinée humaine. L'eau est la première image de la vie. L'eau me fascine, mais aussi, bien sûr, est angoissante, inquiétante.» Il a d'ailleurs le projet imminent d'écrire sur l'Allaine, la rivière qui, issue du massif du Jura, traverse le district de Porrentruy et le Territoire de Belfort, la suivre pour la raconter. Le pays, encore et toujours. En 2010, dans *La poésie en chemins de ronde* (Empreintes), il écrit: «Il y a entre mon pays et moi des liens obscurs que les années ne parviennent ni à rompre ni à éclairer. Mon histoire commence avec mon pays et avec ma mère (...) Mon pays est ma mère.» Ou encore, en 1993, si loin, si proche de 1967, dans *Une enfance de fond en comble*: «On a dit: ce pays est une mère, peut-être une mère plus vraie que la vraie. On a dit: ce combat, ces sacrifices, nous les offrons pour ce pays qui est celui de nos enfants. Aujourd'hui, un peuple de corps entrelacés, sous nos pieds, étreint ce territoire hanté, miroir sublime des buses.»

C'est Caroline Coutau, directrice des éditions Zoé, qui édite *Notre Dame des égarées*. Il a beaucoup apprécié les remarques «très pertinentes» de son editrice. «Elle a une lecture pointue, attentive. C'est agréable d'avoir une editrice qui est une vraie interlocutrice.» Et une première lectrice, lui qui ne montre «rien» de ce qu'il écrit avant parution. Il le faisait en son temps avec l'écrivain, professeur et éditeur Pierre-Olivier Walzer.

Il a aimé être père. Les enfants sont arrivés tôt, en rafale: cinq en six ans. Deux filles d'abord, puis trois garçons. Sur les cinq, quatre habitent entre Delémont et Porrentruy. Laurent a poussé jusqu'à Lausanne, où il dirige le centre Bibliomedia. Alexandre Voisard porte le prénom de son père. Ce qui lui a «beaucoup pesé». «Jamais je

n'aurais fait la même chose pour mes enfants.» Entre son père, instituteur catholique radical et lui, les choses ont longtemps été compliquées, conflictuelles. «Lorsqu'il était mobilisé, je ne le voyais presque pas. Lorsqu'il est revenu, tout s'est tendu. Il était très critique. Je ne voulais à aucun prix lui ressembler.» Leur relation a fini par s'adoucir – «Il est mort à 91 ans, cela nous a laissé le temps...» Lui a été un père «peu autoritaire, assez distrait. Je les ai laissés libres. Leur mère a été plus présente, plus exigeante.» Il a aussi beaucoup aimé être grand-père. Désormais les petits-enfants, âgés de 18 à 28 ans, sont grands. Il a la nostalgie des enfants petits qui courent dans la maison, viennent sur les genoux. Et porte encore le deuil de ce premier petit-fils mort accidentellement à l'âge de 18 ans. Il aime les occasions de réunions de famille, se réjouit de se baigner durant les Fêtes dans cette atmosphère de «réjouissance», «d'affection». Il a rencontré sa femme Thérèse en 1956, jeune Française serveuse dans un bistrot de Porrentruy où il avait ses habitudes. Il la demande en mariage très vite, ils se marient dans l'année.

Il nous emmène manger au buffet de la gare de Porrentruy, forcément, «sa» ville, ville de sa naissance, de l'enfance, ville qu'il avoue n'avoir jamais quittée vraiment, ville de plusieurs vies professionnelles, dont il dit «Mon port, le nid de mes passions». Le bientôt nonagénaire dévale à toute allure les quelques kilomètres de petites routes qu'il connaît par cœur. Il aimerait de la chasse mais trop tard, la saison est passée. Ce sera filets de perches, et

Soigneusement rangées dans une grande enveloppe, ce sont une quarantaine de «Quadratures», comme il les appelle, soit des peintures carées à l'encre de Chine partagées en quatre fenêtres par un chablon et sur lesquelles quelques vers, mots et phrases sont déposés avec délicatesse. Il vient de les terminer et les verrait bien exposées, ou imprimées dans un joli livre. Mais il ne les a montrées à personne.

le persil voisard le persil

trois décis d'Épesses. La serveuse est trop jeune pour le connaître, mais le voisin de table vient le saluer avec chaleur, respect, et amour dans le regard.

Ce qu'on peut lui souhaiter encore, désormais, après toute cette vie, tous ces mots, tous ces livres? «Du temps, et de l'énergie pour écrire.» Il a des projets: écrire pour le théâtre, terminer l'une des vingtaines de pièces commencées tout au long des années, publier ses «Quadratures» d'encre de Chine et de poésie, raconter sa chère rivière Allaine. En 2011, discourant durant les festivités liées à son 80^{ème} anniversaire, il énumérait certains regrets. En tête, malicieusement: n'avoir pas assez brûlé les planches. Avoir méprisé les mathématiques. N'avoir pas osé tutoyer la reine Fabiola qui lors d'un vernissage à Bruxelles était passée trois fois devant lui en lui adressant un «regard langoureux». Des vrais regrets? «J'espère ne pas en avoir, le

moment venu. Ce qui est clair, c'est que je n'ai jamais le sentiment d'être "arrivé", d'avoir fini mon travail, d'avoir écrit le poème ou le livre parfait. Et que la nostalgie, si proche des regrets, me porte toujours vers l'enfance, sa pureté, son absolu». Cinq vers, intitulés «Autobiographie», résument l'homme de manière fulgurante dans *Ajours*, recueil qui vient de paraître aux éditions Le Taillis Pré: «Une enfance de monts en merveille / une adolescence à couteaux tirés / un âge de raison à cran d'arrêt / un âge mûr à raisins verts / un grand âge à perdre haleine.» A perdre haleine.

Isabelle Falconnier

*La poésie ? L'enfance m'a confié un poids de trouble
que les ans n'allègent pas.*

Alexandre Voisard, *Pourquoi j'écris*, 1971

Frappé par la poésie. Premier week-end de septembre 1967. Je ne sais ce qu'en pensent les personnes massées autour de moi (cinquante mille selon les organisateurs, vingt mille selon la police), mais je ressens ce que tous ressentent, sauf les policiers bernois en civil: la magie du verbe à l'état pur. Un homme – qui m'apparaît alors comme un surhomme puisqu'il écrit des livres, tout comme Hergé, Henri Vernes (Bob Morane) ou Fenimore Cooper! –, un écrivain à la tribune de la Fête du peuple jurassien lit ses mots et c'est communion, transe hypnotique, liesse populaire. Cela s'appelle «Ode au pays qui ne veut pas mourir» et le texte a été retranscrit sur une feuille verte ronéotypée distribuée à chacun des patriotes réunis pour qu'ils puissent reprendre en chœur le refrain après chaque couplet et chacun reprend les mots du tribun, et toutes les voix mélangées de cette population d'ouvriers et de paysans penchés sur leur feuille ou feignant de la lire, disent les mots «de la poésie», des mots qui sont pour beaucoup comme du latin d'autrefois à la messe...

*J'ai dit LIBERTÉ
Et la détresse jamais plus ne sèmera sous la trique.*

Toutes ces voix répétant l'antienne font un brouhaha sourd, un galimatias insensé, une prière comme un répons liturgique, car il y a plus que les mots, plus que le sens des phrases, il y a la foi en la communion qui va déplacer des montagnes ou, en l'espèce, créer les conditions d'un bonheur collectif. Le pays ne veut pas mourir et la voix claire quoiqu'un peu nasillarde du tribun sonne la charge d'un combat existentiel, et la bataille à mener alors a tous les attributs d'une guerre sainte: l'ours bernois diabolique doit être terrassé et l'on saura enfin ce qu'il en est du paradis de l'indépendance! Il faut préciser qu'en fait d'orateur, le gamin que j'étais n'avait que le curé du dimanche, le replet Justin Jobin dont les prêches canoniques poussaient davantage au dormir qu'au réveil.

*J'ai dit LIBERTÉ
Et jamais plus le fer n'aura de chance à nos poignets.*

Alors qu'ici, le poète appelle à la vie, aux grands débordements, à la juste cause. Me souvient toutefois d'une expression qui m'a laissé longtemps dans un état de perplexité, ne sachant pourquoi le poète ajoutait parlait de «blancs de courroux» – Courroux étant un village voisin de Delémont dont les «blancs» m'étaient inconnus – phrase qui m'a fait penser qu'il me faudrait du temps encore pour pénétrer dans les arcanes de «la poésie». Lourde tâche à venir.

*J'ai dit LIBERTÉ
Et jamais plus mes frères
Ne paraferont la poussière des jongs.*

En 1975, Voisard accepte une dernière fois, le dos au mur, de relire son texte à la même tribune delémontaine, parce que c'est devenu liturgique et qu'il sent bien que l'assistance ne répond plus. Le politique alors a récupéré ce qui fut avant tout une surprise huit ans auparavant: le poète écrit à Roland Béguelin, le pape du séparatisme, qu'il a le sentiment «qu'on exploite un truc pour la gloire, c'est-à-dire pour l'extérieur, et cela me

gêne horriblement.»

Le poète a toujours raison. Dix ans plus tard, je lirai moi-même son texte devant une assistance clairsemée et plus du tout habitée par le Verbe. On avait pressé jusqu'au trognon une remarquable geste, un élan, un flux tendu et puissant.

Reste le frisson ressenti. La poésie palpable, solide. Un poids de trouble qui ne s'éteint pas.

Pascal Rebetez

Pascal Rebetez

Les blancs de Courroux

A une époque où les élèves des écoles contribuaient au recyclage du papier en récoltant dans leur village, lors d'une journée ad hoc, déambulatoire et plutôt festive, vieux livres, magazines et journaux, je suis tombé – c'était à Courtelary, j'avais quatorze ans – sur un numéro de *Miroirs*, le premier de cette revue jurassienne, où j'ai lu ce poème :

Chronique du chèvrefeuille

A Th.

Puis apparurent d'antiques villages, ceints de mousses vertes et de chances.
Je m'arrêtai avec l'eau des sources à des fontaines légendaires où d'allègres
libellules martèlent des miroirs.
Fontaines... L'eau que j'y bus emplit ma gorge de miracle.

*

*Cherche ta cible sur mon front
Et que les lèvres soient brûlantes
Amour berce mon corps comme une épave
Plus qu'une strophe à mettre au monde
Elle n'en finira pas de couler
De mes mains vers tes mains
Heureuse, heureuse comme moi de n'être
Plus que source au fond de tes jardins.*

La suite occupe encore deux autres pages de même composition (prose et vers) et j'y faisais trois découvertes en même temps : il existait une poésie différente que celle qu'on nous faisait réciter en classe ; cette forme de poésie pouvait être pratiquée dans mon petit pays ; il y avait dans ce pays un poète nommé Alexandre Voisard qui la pratiquait.

C'était en 1961. Deux ans plus tard, avec quelle excitation juvénile j'ai rencontré le poète, et peu de temps après, même la dédicataire de ce poème ! Le poète était jovial, plein d'humour, bon camarade ; il fumait des Gauloises bleues, il arrivait toujours en retard aux rendez-vous, il était un remarquable lecteur de poésie, il avait été comédien. Avec trois autres personnes, nous préparions, comme troupe des Malvoisins, un récital qui serait donné à l'occasion de la sortie, en grande pompe, de *l'Anthologie jurassienne* (dite «de Walzer»). Je me suis souvenu qu'en 1958, à Porrentruy, dans une «salle de l'Inter» qui avait paru très grande au garçon de onze ans, il avait incarné Monsieur Jourdain avec une gouaille et une pêche extraordinaires.

En 1965, toujours en mon adolescence, Alexandre Voisard s'est un soir présenté à moi (j'étais peut-être en train de remonter la rue Pierre-Péquignat avec une contrebasse, direction l'Hôtel de ville pour une répétition du New Ragtime Band) avec un livre de grand format enveloppé d'une épaisse couche de papier journal : c'était *Feu pour feu*, réalisé avec le peintre Gérard Bregnard, premier d'une série de livres d'artiste qui allait être longue. Il souhaitait m'en voir écrire une recension dans une feuille

locale appelée sobrement *Le Jura*, aujourd'hui disparue. La tâche était tout à fait nouvelle pour moi, car je ne savais pas ce que pouvait être la critique de poésie, j'ignorais qu'il y eût quelque chose comme les livres d'artiste. Qu'ai-je bien pu écrire alors ? Je n'en ai plus la moindre idée, n'ayant pas archivé cet article.

Durant cette période, jeune poète, ou qui se croyait tel, je lui avais soumis des poèmes encombrés de sentiments, d'obscurités et d'abstractions ; Alexandre me recommanda gentiment de privilégier l'image dans l'expression poétique. Ce n'est pas en poète que j'ai pu profiter de ce conseil salutaire : je ne l'étais pas. J'y ai souvent repensé, mais en lecteur de poésie.

A l'âge que j'avais quand se situent ces souvenirs, Alexandre avait eu son mentor dans la personne de Pierre-Olivier Walzer : voyez «Mon maître, mon ami» et «Saint Walzer», au volume 7 de *l'Intégrale*. Le professeur de littérature, avec une acuité de lecteur exceptionnelle, avait tôt reconnu le talent d'Alexandre Voisard, l'avait patiemment laissé chercher sa voix pour devenir le poète qu'il était appelé à être. Dès qu'elle s'était fait entendre, il avait, plus clairement que le principal intéressé, reconnu cette voix, deviné sa valeur, sa force et sa personnalité, avait alors aidé le jeune poète à la rendre plus pure, en la débarrassant des influences qui l'empêchaient, celles de quelques poètes particulièrement aimés.

Les lettres qu'il lui écrivit alors sont aux archives de la Bibliothèque cantonale jurassienne. On y lit les conseils avisés et patients d'un homme encore jeune (il n'a pas quarante ans) à un jeune homme qui se veut poète, l'est déjà et le devient vraiment. Walzer goûte depuis toujours ce qui est moderne en art ; il est donc fait pour lâcher la bride ; mais il sait trop aussi

ce qui permet la durée hors mode pour ne pas refréner son pupille. «Toi, fourre *Amers* et autres *Eloges* au fond d'un tiroir, et ne lis plus rien de ça pendant dix ans. C'est très très beau, ta *Vague*, bien sûr, mais elle s'étale sur des plages qui ne sont pas à toi. Retourne à l'Oiselier. Lis des choses sèches, une page des *Propos* d'Alain par jour, c'est tout ce qui t'est permis pour l'instant.»

Or, dans le même carton (Walzer – Wyss, même initiale), on trouve les lettres que je lui ai envoyées quand je pensais pouvoir être poète. C'est alors Alexandre qui était le mentor, mais il n'y avait pas de voix à trouver chez l'élève, ou alors dans un sens plus propre, la voix du chanteur, ou bien encore pour trouver celle qui, allez savoir, était peut-être en germe dans l'article consacré à *Feu pour feu*, la voix du critique littéraire.

La suite est celle d'une longue relation d'amitié, où l'élève en poésie se transforme en client d'un libraire et ami, et, peu à peu en une espèce de lecteur patenté de l'écrivain et ami, lecteur qui, d'articles en discours et en préfaces et en notices, aura suivi un long et prestigieux parcours littéraire, jusqu'à se retrouver ici, dans la compagnie d'autres amis, pour le célébrer plus familièrement.

André Wyss

André Wyss

De voix
en voies

le persil voisard le persil



Quotidienne, la promenade forestière est fertile en révélations de toute sorte, sonores, botaniques, aériennes.



Lire à haute voix est une pratique quotidienne et, en public, le privilège de faire entendre la musique des mots, autant en proses qu'en vers.



Entre Voisard et Thierry Romanens le courant a si bien passé que la poésie réputée «difficile» d'accès du premier a conquis, grâce au talent du second, un large public sur les scènes de Suisse et de France.



L'arbre murmure, bougonne et exprime ce que le poète transcrit sur feuilles vives quoique aléatoires.

sur Ton ^{infini} ~~long~~ cheminement
 tracé à la craie
 avec clairvoyance ^{humilité} ~~faugue et~~
 l'accent grave de ~~l'opéra~~
 le sang des verbes autant
 que l'encre fait tache
 entre tes doigts.
 Et ^{néanmoins sous} ~~entre~~ tes doigts
 le sang des verbes ramentés
 autant que l'encre complice
(fait tache à jamais)
 une
 digne de toi.

Violettes au bord du chemin.
Serrées l'une contre l'autre.
S'étreignant dans un unique,
un commun murmure.



Au rendez-vous des alluvions d'Alexandre Voisard.
Extrait du portfolio de linogravures d'Anne Egli-Decombaz, *Envolées*, Vevey, Le Cadratin, 2017.

III

hommages : poèmes

Olivier Beetschen
Danièle Corre
Jean-Dominique Humbert
Françoise Matthey
Pierre-Louis Péclat
Pierre Voélin

Olivier Beetschen

Confidence au miroir

à *Alexandre Voisard*
et aux sables d'Onir

Tous les matins je me réveille la peur au ventre.
La camarade est là et me chuchote à l'oreille :
j'ai gagné deux centimètres, encore réduit ton souffle.
La mort est une compagne à l'humeur farce.

Je me trouve en butte à de sournois procédés parce que
je referme trop vite la boîte à cauchemars. Peut-être.
Je tâtonne, miroir. Je délibère. Je tourne à vide ? Mieux vaut céder le pas
dès lors aux souvenirs. Lavagna, Varsovie. Pendant longtemps j'ai ignoré l'analogie.

Voilà. Au bord de l'Adriatique, le rouleau des vagues est un mur
qui avance. Il faut le fuir après l'avoir mitraillé sans pitié
en lançant des poignées de sable. Combien d'ennemis n'ai-je pas tué
avant de détalier dans le tumulte de la mousse ?

Mais la vraie bataille vient plus tard. Quand ma mère plonge
dans les découpures de la houle, confiante en sa bonne étoile,
et que son bonnet comme un bouchon de liège tangué,
disparaît, ressurgit, hésite, se balance, s'éclipse au gré des vagues.

Alors j'entonne une chanson monocorde : maman-maman-maman...
Sémaphore que l'angoisse paralyse, je maintiens le contact par mes signaux,
mes S.O.S. J'improvise. Tente un morse dérisoire. Si le fil venait à rompre ?
L'angoisse est restée. Toutes les nuits je m'agrippe à l'oreiller pour tenir

la chaîne d'amarrage. La main courante. Le lien qui me relie
au jour. Et voici le deuxième aiguillage. La nuit de Varsovie.
Omapolos, celui qui a peur de perdre son nom. Le cri du nourrisson
peut égaler en terreur celui du supplicié. Attention, miroir, je chante :

J'avance sur une tyrolienne suspendue entre deux vertiges.
Do you ever cross your mind? * I did. Et durant la nuit mon âme
a basculé dans le vide. M'a claqué la porte au nez.
M'a dit je préfère m'en aller. Que faire sinon me lancer à l'eau ?

Miroir, j'abrège : Sans le secours d'un pêcheur italien, le gamin qui s'élançait
tel Divico se serait noyé. Rideau. Bibracte. Ciao. C'est pourquoi
la camarade l'a mauvaise, je suppose, et n'a de cesse de me suivre à la trace.
Mes jointures en tout cas continuent de blanchir à force de tenir

la rampe, la paroi de glace, le surplomb où le montagnard néophyte
s'est égaré, mon oreiller quand j'entends la garce murmurer : lâcher prise,
c'est mourir. Le valeureux pêcheur ne sera pas toujours là
pour te sauver. Cours, ferraille, griffonne. Le reflux finira par t'avoir.

*D'après le titre d'un blues composé par Bonnie Raitt et interprété, entre autres,
par Ray Charles.

Danièle Corre

Fracturant du talon
les paroles creuses
il va
par les rues et les bois
qui chantent ce guetteur
gourmand de secondes.

Aimez-moi pour mon œil d'étourdi,
pour mes paroles en l'air*
dit-il
et c'est tout un peuple de libellules,
de papillons, de sittelles,
qui se lève des fougères,

une envolée de graines
sur les limons,

un sentier chuchotant
de pas innombrables,

la rivière redisant son nom,

des rires, des larmes qui s'étoilent
en taches d'aquarelle,

pendant que dans son écrin de mémoire
continue à battre
le cœur de la terre.

* *Le Déjeu*, p. 78.

Jean-Dominique Humbert

Au rendez-vous des clairières

C'est aujourd'hui
le matin de l'étang
où se découvre
le jour dans les jours

*Tâche première:
rêver à ce qui naît*

Tout à coup te revient
le muguet des enfances
comme un temps à serrer

*Si s'assoupit la neige
le feu fulmine
craque le bois gelé
la braise attend
son heure*

L'égaré des forêts
le vigilant de l'inattendu
voilà qu'il passe dans ta voix

*Jean rentre de la Combe-aux-Juifs
avec dans la paume une chanterelle
à laquelle il semble chanter laudes*

Il n'y a pas une minute à perdre
mais tout son temps à prendre
à cet instant entre terre et ciel

*Tu feras un feu
de chaque mot
tombé de tes lèvres
tu réchaufferas
la terre*

Ola! qui va là? Vos papiers, poète!
D'où venez-vous, de quelle mémoire
d'heures et d'orages, de ronces et de rosée
de bruissements de grâces et de déboires

*Les mots nouveaux et inconnus étaient
toujours suspects dans la bouche des
voisins ou des passants. On ne croyait
qu'en la parole du père qui savait donner
corps à ce qu'il disait.*

Tu sais le chemin des pages
dans l'élan, la merveille, le jour
à nouveau neuf
Tu écris, tu respirez

*savoir apprendre
à donner souffle
au moindre mot cherchant
sa sœur sa voix
d'une rive à l'autre*

Note: les citations d'Alexandre Voisard (outre la première, qui figure sur une carte imprimée par le poète) sont tirées des volumes suivants: *Sauver sa trace*, *Les Petites Heures de Jean la Paille*, *Silves*, *Le Poète coupé en deux*, *Ajours*.

Françoise Matthey

Pour Alexandre Voisard d'après Le taupier de G.-F. Ramuz

*Il va sa hotte sur le dos
un bâton d'épine à la main*
Une hotte? Non, une besace plutôt
avec ce qu'il y faut d'espoir,
d'impudeur, de brume et de papier
pour consigner à la barbe du renard ou de la Louve
à moins que ce ne soit à celle du gendarme
sentences, fables ou allusions cocasses.

*Il boîte bas sur le chemin
comme quand on sonne une cloche*
Son teint (un teint de Toutes les vies vécues)
s'est patiné à la joie du Pays
et ses mains aux malices nuptiales
fouillent dextrement l'humus,
l'émoi ou la fougère
Il fume une pipe de terre

*Il est pauvre, il dit: «On me donne
deux sous par livre que j'écris:
en faut-il écrire et tout le temps!
et puis, au soir de la vie, quelle vérité en fin du compte?*

*On ne pourrait pas avec ça
s'offrir des habits de fin drap,
ni se payer des redingotes;
Eh bien! quand même, voyez-vous,
des Malvoisins à quelques prestigieux honneurs
les hommes ne m'ont pas mal armé
je dis quand même que ça mène
un homme content jusqu'au bout.*

*Il se met en route quand chantent les oiseaux
prend en travers des luzernes et de haut Le déjeu
peine à dire le vide des choses
et le dedans du monde
rêve de la blancheur d'un sein*

Il poétise
gribouille, rédige
écrit En chemins de ronde
et quand bien même
la semelle de ses bottes n'aurait plus que
l'épaisseur d'un feuillet d'almanach
sa plume assidue courant sans jamais perdre haleine
me séduira toujours
et s'en doute-t-il
bien au-delà de La nuit en miettes
ou de L'année des treize lunes

le persil voisard le persil

I

Si tu meurs ce jour, obéissant à la ruine,
que ce soit dans le seigle – les tiges
tressées soient un linceul,

toi qui donne le pain et l'eau,
le sel aux lunaisons.

De jeunes étoiles s'approchent,
d'autres déjà se penchent
au bord du ciel.

Le temps médite,
le temps n'épargne pas ses rives.

II

Tes pas se sont perdus dans la cendre,
tant de pays lointains – égarés
derrière ton épaule.

L'aiguille du songe te gouverne,
l'âme des cerfs-volants,
et le vin ailé.

Mais que tu reviennes – toi – et l'ombre du jardin,
que tu reviennes pieds et poings liés
dans le jeu de tes enfants.

III

Pour détruire le plus haut rêve du feu,
tu n'avais que les songes – à l'abri
de tes cils.

Entre nous – aujourd'hui – le froid
n'a pas repris.

Demeure une tombe d'orties blanches.

Elle s'est refermée la beauté des choses
s'est déchirée la robe des fiançailles
– toi plus belle qu'un millier
de matins,

et le galop d'un cheval sur la terre orpheline.

IV

Comme un vieillard qui rêve...

parole n'est que murmure,
et la nappe devient plus blanche,
s'allument des bougies – au nord du cœur,

sous l'appel tendre – et la caresse,
des oiseaux quittent en feu le cadran de minuit.

Et voici le bruit et les sabots sur le pavé
qui portent au loin la clef, la pluie et le cimetière.

Pierre Voélin

Sous le ciel de quelques images

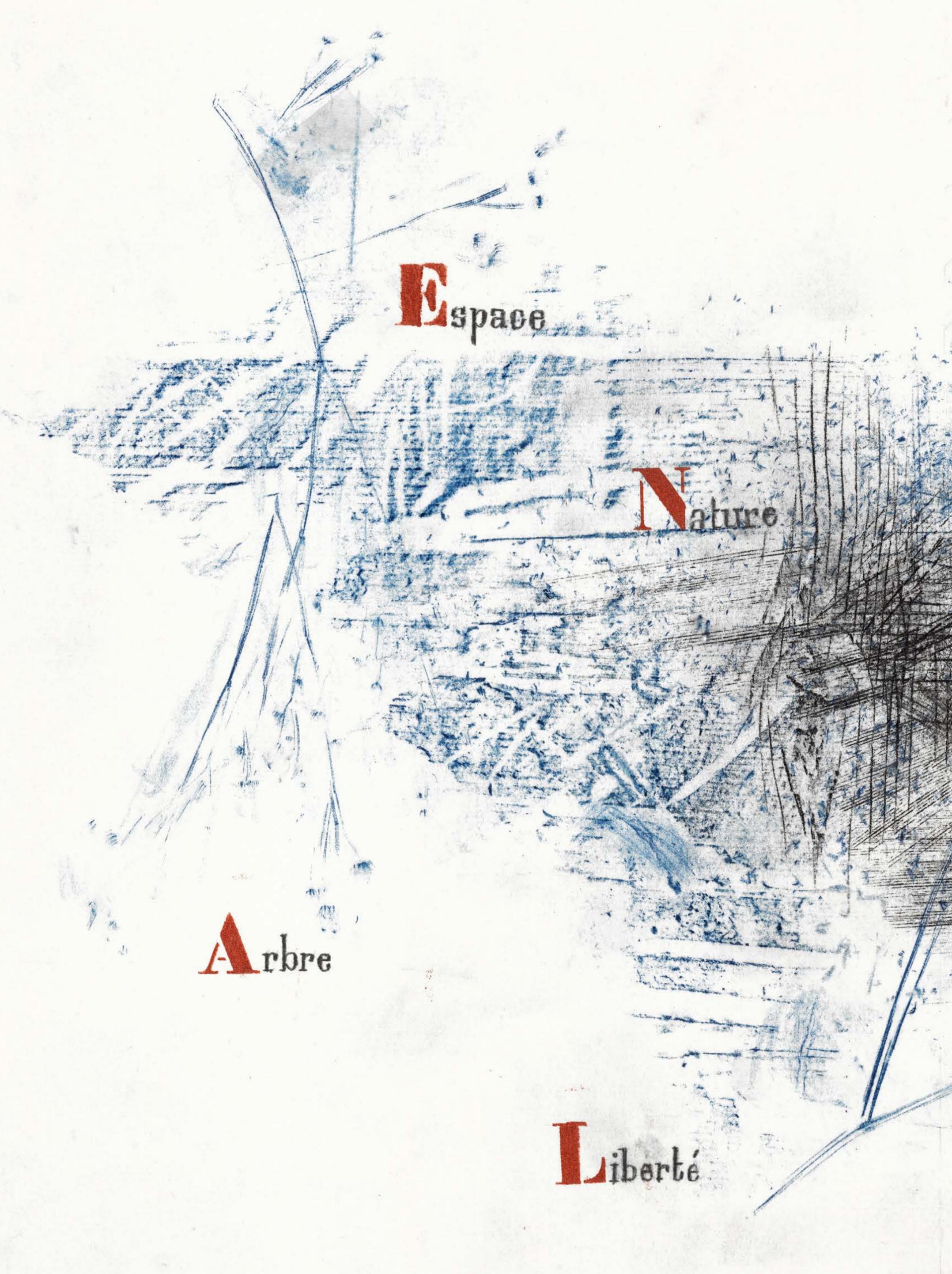
– *comment mourir*
Quand on peut encore rêver

Georges Schehadé

Pierre-Louis Péclat

Zestes
d'hermétisme
pour Alexandre
Voisard

si ton cerveau s'ouvre sous le soleil des louves
lait coulé de la nuit pour le galopin
museur parmi les mots sous les écorces
des arbres qu'on embrasse et qu'on bien étreint
buveur au goulot même des fontaines
quel nuage vas-tu fendre de ton caillou
qui chante son air de tête à mettre à la fenêtre
oriflamme en teinte vive aux mains sans respect du gamin
farceur effilochant une robe d'histoire
la cascade
creuse un lac où réside une fée assez dame
du souvenir perdu qu'a doublé l'oubli
encore heureux qu'on rie avec ce goût de catastrophe
irrégulier truculent prodigieux reviens-y
tout cela que tu maîtrises
l'air de ne pas y avoir mis la main
façon d'aller du dieu pan
qui prend forme au crépuscule de quelque brise discrète
sous un masque de bouleversement
on entend bruire des ailes
c'est la fuite d'un frisson
la fortune de te lire
en voisard comédie enfer et paradis



Espace

Nature

Arbre

Liberté

Amour

Ecureuil

Doute

Rêve

paix **X**

claire Nicole

Alexandre Voisard

L'enfance en face

Bréviaire

Entre les planches
sous tes pieds
un rai de lumière
qui voudrait te dire
où mènent tes pas
alors que tu n'y entends
rien que perte
et réticence.

Réveil

Pénétré
de sagesses fugaces
et rehaussé
d'écorchures enfantines
le poète sur son rocher
chaque matin
demande raison à la page
tombée du livre
la veille.

Mémemorandum

En ton printemps tu connus
l'effusion de la feuillée
et le tremblement des racines
sous ton pied nu
vieillard tu te rappelleras
la fleur en la cerise
tu célébreras les enfants
en leurs maraudes
trop ou trop peu de mémoire
agace ta peau d'ortie
à chaque sortie sommeilleuse du bois
d'une orée à l'autre
ton infini cheminement
trace à la craie
avec humilité et clairvoyance
l'accent grave de ton credo
et néanmoins sous tes doigts
le sang des verbes rameutés
autant que l'encre complice à jamais
fait une tache digne de toi.

Sonnaille

Dans les arbres parfois
des enfants de dix ans
imitent leurs petites mères
penchées sur leur enfance
trop brève
comme sur un ouvrage réticent
de délicate broderie
ils appellent les oiseaux par leur nom
et répètent à voix stridente
cet air maternel si pudique
louant la pomme et le pommier
comme le commencement de quelque chose
qui récompense en chœur
oiseaux enfants et mères-grands
de leur charivari biographique.

Voir et devoir

Sans fin aux aguets
l'homme à la plume feint et ruse
et survit au fracas des ailes
sur le toit sommeilleux
puis la serpe souveraine
façonne à son aise la ramée
du poème qui attend d'être aimé
pour ce qu'il est pour ce qu'il donne
à entendre entre deux portes
entre ciel et terre.

D'ailleurs

D'aussi loin qu'il s'en souviene
la rue lui a tourné le dos quand
à chaque fois que sur sa langue
le mot juste allait formuler
cette parole que chacun recherchait
fébrilement en ses anciens cahiers
d'écoliers éduqués à voir
l'avenir en grand
il n'en savait guère davantage
celui-là s'adressant à ses semblables
avec sa parole à plate couture
et des vocables façonnés à feu et à sang
pourtant il n'était pas celui
qu'on attend devant la porte avec
des œillets rouges et une larme à l'œil
il n'était qu'un passant venu de loin
de trop loin pour qu'on reconnaisse
en sa voix le trémolo d'un demi-frère de lait
effacé du registre des rôles
à perte de vue des longitudes.

Avec Jean-Claude Pirotte

Cœur à jamais émigrant
en la neige de l'âge
vois passer les oies
qui par-dessus les toits
modulent en même temps
Noël secret et Pâques ardentes
comme si
chaque battement d'ailes
menait aussi scrupuleusement
ensemble ce qui finit
et recommence
et l'espace se refait peu à peu
en surface autant qu'en profondeur
ainsi les distances jouent-elles
à signifier ce qui change au-delà
des pointillés géographiques
par où sont passées les portes
et ce qu'elles racontent
à l'oreille de celui
qui ne s'en revient
que pour se fondre
au lointain.

Berceuse

Et quoi encore ici-bas
un semblant de sanglot
dans la nuit un cri bref
bout de chant comme un dé clic
au bord de quelque chose
soupon de gueux peut-être
ou bien plainte d'enfant
perdu plein bois
on ne sait on dresse l'oreille
on ouvre un livre
où complotent et se hérissent
les devinettes et comme toujours
la réponse aux questions
dissimulée sous les feuilles
est à lire à l'envers.

Les eaux Les hommes

D'un continent à l'autre
les eaux s'affranchissent
fleuve à fleuve
pendant que les trappeurs dupés
tournent le dos à la source
qui les avait façonnés
pour faire front aux tempêtes
et les voilà fourvoyés
comme une rivière
venue de loin et oubliée
se jetant dans le lit
d'une autre.

sous la parure d'un nuage

à l'instant juste

l'eau claire de sa parole

Notturmo de Jean-Claude Prêtre et Alexandre Voisard, extrait du portfolio de quatre sérigraphies édité en 1998
à l'occasion de l'exposition du peintre à la Collégiale de Saint-Ursanne (24,5x30 cm).

IV

hommages : au fil des textes

Patrick Amstutz
Joël Bastard
Arnaud Buchs
Pierre Chappuis
François Debluë
Eric Duvoisin
Bernard Fournier
Marcel S. Jacquat
Claire Jaquier
Rose-Marie Pagnard
Isabelle Rüf
Jean-Pierre Vallotton

*à la plume
sous l'épine*

Patrick Amstutz

Poésie, des étoiles aux brindilles

Poésie! Que ne l'a-t-on évoquée, pour ce qu'elle n'était pas, et convoquée, alors qu'elle n'y pouvait mais. Poésie! elle est d'abord l'eau astringente dans laquelle les mots se retrempent pour qu'un sens s'y réembrase et réchauffe nos vies. Poésie! elle est celle qui, après les lochies de nos échecs quotidiens, feints ou tus, peut laver les mots, les faire resonner pour qu'un sujet nouveau-né puisse y résonner. Elle est ce tintinnabule ou ce murmure – selon qu'elle porte les mots au jour d'une scène passionnée ou qu'elle les confie à la lampe du soir –, qui vous dit qu'existe par son biais la possibilité salvatrice de vous y retrouver.

Les poètes, de tous horizons, sont ceux qui passent leur vie à la servir. J'en connais un qui, de son berceau d'Ajoie et dans l'énigme du déliement, n'a cessé de la questionner.

Et de coudre encore et encore des mots pour leurs bribes de lumière et leurs éclats d'ombre.

Et d'épeler les collines amies dans la paume des vergers ou l'ortie sous le souffle du chevreuil.

Entre Mont-Terri et Mont-Sujet (et c'eût été le cas semblablement sous le Ventoux ou dans le secret de Buoux), je le salue chèrement comme à l'autre bout du temps le poète de Buix, dont la «barque éprise d'azur» noua la Suze à l'Allaine et dont l'égide, avec d'autres maîtres, lui fut dictame.

Il a su accueillir la parole dite en passant et recueillir la rosée de sa quête. Qu'elle soit l'ode d'une balade ou une phrase peinte sur

l'éventail de ses légendes: la poésie, toujours.

Elle lui vient par les sentes des fougères ou sur le conseil d'une abeille.

La poésie, pour vivre la vie, dans l'expérience intime de nos limites et dans l'effort de notre propre transformation.

C'est peut-être cela, d'abord, que nombre de vos pages, cher Alexandre Voisard, prennent en charge et transmettent, avec une admirable et authentique générosité.

Et maintenant, musons!

Patrick Amstutz

Joël Bastard

Dans le silence étroit des sources...

Pas assez de se voir, de se parler. De marcher côte à côte, le long des verves lumineuses: cardères d'hiver ou de printemps, épines noires, polytries lustrés, fougères scolopendres, marginaires sacrées au ras de l'humble, identités sauvages et des *voyelles d'un ruisseau*. Pas assez de boire un verre ensemble, l'aube sur les genoux! D'écouter tout ce que nous disent les bêtes, les objets du jour et de la nuit, le nom des choses et les miroirs du bon sens. Pas assez de boire deux verres ensemble, le soir est avec nous! De se reconnaître au détour d'une phrase, d'un mot qui cherche la vérité, sa beauté, loin des emphases médiatiques sans intérêt. Pas assez de mêler nos Jura, nos chemins et nos doutes, nos trouvailles et nos bâtons de route. Pas assez d'échanger nos silences contre d'autres silences plus éclairés encore, contre une poignée de main sûre pour se dire à bientôt.

Oui, à bientôt dans le poème d'être en ta compagnie, dans les herbes de la traversée de ce monde, cher Alexandre.

Joël Bastard
En Beule

Les italiques sont d'Alexandre Voisard.

le persil voisard le persil

Le dernier livre de poèmes d'Alexandre Voisard, *Ajours* suivi de *Médailles*, se termine par un court texte intitulé « Autobiographie » : cinq vers brefs suffisent au poète pour retracer une vie bien remplie, de l'enfance au « grand âge à perdre haleine » (p. 84). Et pourtant rien n'est dit, ou presque, dans ces quelques lignes sans aucun verbe, qui se contentent de juxtaposer les âges, qui réduisent les grandes étapes d'une vie à quelques mots à peine, articulés autour de la proposition « à » répétée quatre fois. Mais l'on sent bien néanmoins que tout est dit, ou plutôt suggéré dans ces vers de peu qui signifient beaucoup.

La poésie est l'art d'aller à l'essentiel. Et le chemin est long et difficile, qui doit d'abord s'accommoder des mots, de leur lenteur, de leur pesanteur lorsqu'il s'agit de dire la fugacité d'une vision, la légèreté d'une vie toujours en mouvement. Aussi la poésie d'Alexandre Voisard est-elle souvent tentée de désigner le langage, de le montrer à l'œuvre sur la page pour rappeler au lecteur qu'il se trouve dans un labyrinthe de mots dont il doit impérativement sortir pour saisir le sens que lui indique l'écriture, à l'image d'ailleurs de ces encres jalonnant *Ajours*, qui tout à la fois attirent l'œil, le retiennent un instant sur la page mais ne cessent de renvoyer à un ailleurs – comme si cet « ailleurs » n'existait en fait que d'être désigné au cœur de ce langage si prompt à enfermer la pensée dans le concept, dans l'image, alors que c'est la présence du réel qui importe seule.

*Dresse l'oreille
dans la nuit
entends le silence
poser sa bouche
sur l'ombre. (p.24)*

Ecouter pour entendre le silence : telle est l'injonction paradoxale faite au lecteur, à moins que le poète ne s'adresse ici à lui-même et que « l'ombre » sur laquelle le silence pose finalement sa bouche ne soit celle

de l'écriture sur la page ; cette encre, cette forme de « nuit » dans la page blanche réussit alors à faire ce qu'elle demande au lecteur d'accomplir, elle « dresse l'oreille » à écouter/voir ce qui se pose. Deux mouvements opposés, deux verbes contradictoires pour mettre en lumière ce qui est à l'œuvre dans le discours de l'œuvre. Dire et faire se rejoignent ainsi dans l'espace du poème, où résonne au moins l'ombre du silence dans le chuchotement de l'écriture.

Je suis parti du dernier texte d'*Ajours*, de cette « Autobiographie » en filigrane. J'aurais tout aussi bien pu m'attarder sur le seuil du livre, pour essayer de dire combien l'écriture de Voisard excelle à montrer ce qui se dérobe, à retenir un peu de la poussière des âges enfuis pour exprimer le cheminement d'une vie entière. Car le poète est tout particulièrement sensible à ce qui se joue en amont de la lecture, à cet instant précis où nous entrons dans le labyrinthe de l'écriture justement. L'écriture commence alors toujours à se dévoiler pour mieux montrer le monde au-dehors, et Voisard de nous prévenir, dès les toutes premières lignes du livre : « C'est au matin, grattant de l'ongle la vitre givrée, que le poète voit apparaître par bribes le paysage

en une lumière toujours neuve. Ce geste familier débusque dans la cohue des signes mis en branle ce qui pourrait formuler une ébauche de sens à un accommodement de mot à mot, comme un assemblage d'éclats de verre qui en dirait la légitimité et l'urgence » (« Liminaire », p. 9). Le rôle du poète est de « voir apparaître », il est tout d'abord pure vision, pure écoute également, pour que puisse s'ouvrir ensuite le chemin que va tracer l'écriture dans ce paysage à peine évoqué, chemin qui « pourrait formuler une ébauche de sens » – la prudence est de mise, le cheminement est long et difficile, je l'ai dit, les mots prompts à nous leurrer. Voir pour être capable de dire, bien voir pour bien montrer dans le brouillard ou dans l'éclat des mots, et cela jusqu'à perdre haleine. La poésie est aussi un art de vivre.

Arnaud Buchs

Arnaud Buchs

Voir pour dire

Pierre Chappuis

Terre ferme

A propos de *Accrues & La Poésie en chemins de ronde*.

Au moment de *La Nuit en miettes* (1975) : « *Ecrivais-je alors en miroir, ou lisais-je dans le ciel des autres ?* » tant il est vrai qu'en dépit des apparences, écrire n'a rien d'une traversée en solitaire, mais s'inscrit dans un échange de voix plus ou moins proches, reconnues ou non, dans l'accord ou la divergence, tant passées que présentes parmi lesquelles faire entendre la sienne, singulière, juste. Jean-Pierre Monnier, soucieux de prendre la mesure de ce qui le liait à deux de ses amis : « Contrairement à toi, tendu vers un rapport élémentaire *sans lieu ni date* (titre d'un poème de *Distance aveugle*), le rapport d'Alexandre est un rapport de possession », soit fécond, plénier, donnant lieu (Ramuz, n'est-ce pas ?) à une *salutation paysanne*, une célébration réjouie, une saisie à bras-le-corps, catholique, si je puis dire, au

sens premier d'universelle. Ici, par la grâce d'un « *cousinage du cœur* » (Ramuz encore), la réalité ne se refuse pas, elle n'oppose pas un mutisme, une épaisseur impénétrables au vide des mots, à leur « *inanité sonore* » ouverte par Mallarmé, inscrivant par défaut le poème dans un manque initial. On marche au contraire sur un sol ferme : « *Mon père, ma terre, ma part, mon cœur, ma sœur, ma resserre, mes liens, les miens, mes fratries, mes fractures, ma mère, ma mort, ma morve, mon parrain, mes parias, ma douleur.* » *Terre* (préféré à pays) qu'on arpenté, qu'on foule,

patrie (*mon père*, en tête de l'énumération), la terre natale, de l'enfance (*ma morve*) où se seront noués à la vie à la mort tous les liens de familiarité tant avec les choses qu'avec les êtres (les *miens*, incluant aussi les *parias*, tel le simple d'esprit Jean La Paille apparu dans un ouvrage récent, un être à part, à sa manière *poète par inadvertance*).

le persil voisard le persil

«Un jour, au bois des Ragies»; «La neige du 31 janvier...». Toujours, à l'origine du poème, une circonstance dont parfois est précisé le point d'impact, heure, date ou lieu (ainsi, René Char, *Dansons aux Baronies*: même fidélité, mêmes attaches). Une familiarité de chaque jour fait des bêtes, arbres, herbes ou fleurs (Rimbaud: *Une fleur qui me dit son nom*) autant de compagnons: «Salut à toi, vaillant Pissenlit». Un dialogue s'engage, tout informulé qu'il soit: «Chênes, charmes et hêtres / êtres avec qui causer de tout».

Dimanche matin

Par un beau matin d'été, il avait entrepris de mettre de l'ordre dans ses affaires les plus courantes. Depuis des années, il en savait la nécessité: le triste spectacle que lui offrait son tiroir quotidien aurait suffi à en persuader n'importe quel usager. Tout s'y entassait et s'y confondait, trombones, gommes, porte-mines, bloc-notes, bonbons, élastiques, enveloppes et stylos-feutres, tout s'y chevauchait; mais il s'y retrouvait tant bien que mal, de sorte que sa négligence lui demeurait à lui-même tolérable.

Ce matin-là, pourtant, il s'était attelé à cette corvée. Cela n'avait pas été une grande décision, une de ces décisions comme il arrive que l'on doive en prendre en situation de crise ou d'urgence. Non. Il s'y était mis par mégarde, *comme par distraction* – presque par désœuvrement.

Son ambition, il est vrai, avait d'abord paru modeste. Il avait entrepris de remuer les couches supérieures de son tiroir. Or, de déplacement en déplacement, il était tombé, comme un archéologue, mais sans son enthousiasme, sur des couches plus profondes et moins engageantes. Il y avait là des blocs-notes écornés, des post-it empoussiérés et hors d'usage, des gommes fusées par les années. Il y avait même un peigne de poche qui avait fini par perdre deux dents. Mais l'aventure ne devait pas se terminer là.

Présence au monde, aux choses par le biais des mots. Difficile, toutefois – «harceler l'ébauche, la pousser à bout. Revenir à la tache initiale» –, le parcours de ce qui aura surgi dans l'émerveillement jusqu'au poème abouti, en charge d'en restituer l'invité, d'en sauver le jaillissement. Ton mérite, Alexandre, et non des moindres, est qu'au bout du compte le lecteur, lui, se sente toujours à l'aise.

Pierre Chappuis

François Debluë

A Alexandre le Malicieux

La corbeille à papier bien calée entre ses genoux, il avait entrepris le grand tri. Sans mélancolie, il se débarrassait du superflu, de l'usé, de l'enrassé. Depuis longtemps, les cheveux s'étaient mis à quitter son crâne, et voici qu'il mettait la main, dans un autre quartier du profond tiroir, sur des peignes de poche qu'il croyait disparus à jamais. Il n'avait eu de cesse d'en racheter pour les remplacer. Il n'y en avait pas moins de quinze, tous à peu près semblables. Il avait de quoi, désormais, se recoiffer jusqu'à la fin de ses jours – et il pouvait même rêver que ses petits-fils se les partageraient après sa mort et que, par fidélité et non sans fierté, ils se coifferaient à leur tour avec cette part de leur héritage. Voilà qui s'appelait une *succession*, une vraie, et cela ouvrait devant lui, tandis qu'il savait ses jours comptés, de vraies perspectives.

Mais il avait retrouvé aussi des réserves de bonbons d'un autre temps, tout un stock à suçoter pour des mois; des réserves de chiffons à lunettes antistatiques à y voir clair pour des années, et bien sûr des mines, des stylos et des réserves d'encre, assez pour écrire une trentaine d'épais volumes et pour en corriger les épreuves jusqu'à son dernier souffle.

Oui, vraiment, et malgré son âge, il avait encore plusieurs avenir devant lui.

François Debluë

Eric Duvoisin

Le grand souffle «à perdre haleine» d'Alexandre Voisard: Ajours suivi de Médailles

L'actualité éditoriale d'Alexandre Voisard a été riche l'automne dernier: en plus du récit *Notre-Dame des égarées*, chez Zoé, l'auteur jurassien a publié aux éditions belges Le Taillis Pré un nouveau recueil poétique. Les courts poèmes d'*Ajours* et les proses poétiques de *Médailles* y célèbrent le dialogue de l'encre et du paysage, d'un émerveillement toujours renouvelé devant le monde. En écho aux poèmes d'*Ajours* répondent les œuvres peintes de l'auteur, malheureusement insuffisamment mises en valeur par l'édition.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que «le grand âge à perdre haleine» d'Alexandre Voisard ne tarit pas son souffle poétique. On salue cette poé-

sie de grand air, «entre monts et merveilles», aiguisée par l'horizon. Une poésie volontiers butineuse, curieuse, en perpétuel mouvement d'étonnement face à la beauté du monde, à sa mobilité créatrice:

*A regarder de près
l'abeille aux étamines
le maître se fait humble
et dans sa main
le compas balbutie
le temps d'un soupir.*

Les pages d'*Ajours* bruissent du vol d'insectes et d'oiseaux et nous donnent à voir un bestiaire amical, loup, biche ou hibou:

le persil voisard le persil

*Nuit après nuit
à ton chevet
le hibou veille
sur tes rêves
sans y entendre
goutte*

Signes de présence, les animaux témoignent d'un vivant proche mais parfois incompréhensible : nous ne sommes pas sûrs de les comprendre, mais l'incommunicabilité entre les règnes du vivant n'empêche pas de vivre en bon voisinage. Ailleurs, en herboriste de la langue, le poète collectionne quelques bouquets de métaphores (*Que ton aveu / au chèvrefeuille / ne fasse pas / rougir le muguet*) dont il fait cadeau au lecteur amusé.

De cet accord durable avec le monde, le poète pourtant n'est jamais garanti : en chasseur de traces, ce «veilleur à livre ouvert» doit sans cesse se remettre en question, reprendre la route, suivre la sente, dans une quête infinie et inachevable :

*Et bientôt
on revient sur ses pas
on se reprend
rien n'est dit encore
de l'infranchissable exil.*

*Un homme croit
tout savoir de la prairie
qu'il arpenta longtemps
alors que l'herbe encore
lui cache le grillon
tapi en son chant.*

Dans *Ajours*, il faut gratter la vitre, buriner le cuivre, creuser la langue pour dégager une forme, une lumière «toujours neuve», par fragments de sens ou éclats de lumière. Les ateliers du graveur et du poète se rejoignent alors dans une quête patiente et sans cesse reprise du paysage de l'œuvre, qu'il soit formulé sur le cuivre ou la page. Les textes de *Médailles* célèbrent ainsi le compagnonnage des artistes amis, dont les œuvres témoignent d'un souci commun au graveur et au poète du travail de la matière, car «tout

est matière, tout est poème au fond du fond de la moindre archive saisonnière».

L'acte créateur est bien ce geste simple et habité de l'artisan, dont l'art et la main sûre savent guetter, dépasser les leurres pour saisir l'essentiel du silence ou de la matière ; ce geste d'ajourer, de ménager à la lumière une brèche, où retrouver la voix : «Quand viendra l'heure de fendre l'air pour toucher du doigt, à l'instant juste, telle touffe espérée d'aurore, quand s'entrebâillera insoupçonnée une fenêtre à l'angle d'une muraille caduque, le messenger retrouvera intacts ses mots dans le chahut de son essoufflement.» Un état d'être qui suppose dans le même temps une grande disponibilité intérieure : il s'agit bien de suspendre un moment le pouvoir sur les choses, pour les laisser elles-mêmes éclore, être «celui qui sait ne pas savoir» ; «se perdre, errer... Se perdre, oui, si c'est pour naître, si c'est pour renaître...». Dans cette démarche, l'errance renouvelée permet d'atteindre une sorte de sagesse, un viatique qui a valeur d'éthique poétique mais aussi de vie :

*Au plus profond
du désarroi
au pli du pire
l'espérance coule de source
vers ce qui s'accomplira
veille que veille*

Il y a bien au centre de cette œuvre poétique l'espérance, comme un moteur de la marche et de la parole ; le poème est dépositaire d'une sagesse simple, humble, lumineuse. On devine entre les lignes un plaisir intact et une joie ludique dans la création, et j'apprécie dans ce recueil d'Alexandre Voisard un regard sur les choses et le monde empreint de tendresse amusée, d'une confiance souriante dans le vivant et l'évidence de la vie. Un regard poétique fait de confiance émerveillée, un brin ironique parfois, mais toujours généreux :

*Sur son nuage une biche
peut se tromper d'étage
et sonner à la porte
du braconnier réveillé
en plein rut.*

Eric Duvoisin

Texte paru initialement sur le site poesieromande.ch.

Bernard Fournier

A propos d'Ajours

Les encres du poète rythment les pages et elles-mêmes deviennent des «jours», tant le trait est fin, tant elles pèsent à peine sur la page. On peut y voir à travers, on peut y lire des images, on peut y rêver.

Les poèmes d'Alexandre Voisard sont si pleins, si denses qu'on pourrait croire qu'il y fait nuit, comme dans ses dessins. Et pourtant, à chaque fois, le sens illumine et l'on rassemble alors tous les mots lus trop vite ; on prend tout le poème sous son bras pour une petite promenade à travers les idées et l'imagination du poète.

Ce sont des poèmes brefs, de quatre à dix lignes, mais dont les vers sont aussi très courts : ils ne dépassent jamais les dix syllabes. L'ensemble se lit

donc très rapidement. Sauf que les mots résistent, soit à la lecture, soit à la mémoire. Alors on y revient. On n'est parfois pas loin de l'aphorisme, voire du haïku, sinon dans la forme, du moins dans l'intérêt des poèmes aux choses de la nature en lien avec les considérations de l'esprit. Ces poèmes ont donc tous une apparente teneur philosophique de par leurs questionnements ontologiques. Mais le poète leur donne une touche particulière et ses notes viennent leur donner une profondeur imagée.

Il s'agit surtout de s'interroger face à la nature, face à l'âge, face à la mort.

le persil voisard le persil

*Devine encore
ce qui doit advenir
avant d'attester
de ce qui fut
toi qui feins*

Le poème liminaire situe d'emblée le livre entre le passé et le futur, dans le souci de l'écriture que révèlent l'assonance intérieure, « devine » / « advenir », et l'allitération « fut » / « feins ». D'un côté, l'avenir est ouvert, compris déjà dans le mot « advenir ». De l'autre, le poète doit « attester », faire œuvre de témoin, certifier que la chose a bien eu lieu, comme un expert en écriture, un employé de service public. Mais cette vérité se heurte à la mémoire. La chute se fait alors presque douloureuse dans le regard intérieur, froid, glacé : « toi qui feins ». Entre le passé et l'avenir, le poète, l'homme, se tient maladroitement, il tremble de son savoir, il n'est sûr de rien. Et surtout il sait qu'il se trompe lui-même. Mais comment faire autrement si l'on veut s'aimer un peu ? Comment faire autrement pour écrire une histoire qui tienne un peu ? Comment faire autrement quand il y a de si nombreux trous d'ombre dans cette histoire ? L'allitération « fut » / « feins » souligne le lien entre le passé et le présent, entre ce qui devrait être certain, « attesté », mais se confronte au mensonge. Feindre c'est aussi « éviter », faire une feinte, tromper. Tromper les autres, se tromper soi-même. Dans tous les cas, c'est ne pas voir la réalité en face. C'est pour cela qu'il faut « devine[r] encore » ce qui appartient pourtant au hasard.

Et c'est avec une grande assurance qu'il peut attendre ce qui peut venir, même de plus noir :

*Au plus profond
du désarroi
au pli du pire
l'espérance coule de source
vers ce qui s'accomplira
vaille que vaille.*

Deux vers retiennent notre attention au centre du poème : l'écho phonique « pli du pire » qui met l'accent sur la désespérance et cette métaphore surprenante, « l'espérance coule de source ». Sans doute le poète retient-il ici une des trois vertus théologiques. Mais davantage, pour mieux faire ressortir l'espoir, il le désigne comme quelque chose de naturel, de fluide et de fatal. Belle leçon d'optimisme.

Projeté sans cesse vers l'avenir, Alexandre Voisard, veut surtout « voir avant de savoir ». La proximité lexicale indique la proximité sémantique. La perception est le média nécessaire pour la compréhension du monde et de soi-même. Elle est particulièrement visuelle dans tout le livre :

*A regarder de près
l'abeille aux étamines
le maître se fait humble
et dans sa main
le compas balbutie
le temps d'un soupir*

Le langage est ici attribué à un instrument de mesure, dont l'homme ne sait pas se servir ou qui s'en sert mal. (Il aura le même mot à propos du poète François Rossel : « le mot à mot où balbutie la nature des choses ».) La métaphore de la parole fragilise la rigidité apparente de l'instrument face à la légèreté de l'abeille au travail particulièrement méticuleux et qui ne souffre d'aucun à peu près, dit tout de l'inconsistance du savoir humain.

La nature, alors, se montre toujours incompréhensible. Et le poète se sent très inférieur à elle.

*Un homme croit
tout savoir de la prairie
qu'il arpenta longtemps
alors que l'herbe
encore
lui cache le grillon
tapi en son chant*

On entend bien sous l'expression « Un homme », le poète lui-même, familier des alentours de sa maison, qui en connaît tous les recoins. Mais la vie est plus forte et du moindre animal surgit une voix à laquelle il ne s'attendait pas. Tout peut nous surprendre n'importe quand et nous ne sommes donc sûrs de rien.

« Tout est matière, tout est poème au fond du fond de la moindre archive saisonnière » nous dit Alexandre Voisard dans le texte dédié à François Rossel. Tout est matière dans le monde, même dans les souvenirs, dans le passé. Tout est matière à poème pour les faire vivre.

Parvenu à la vieillesse, le poète se fait humble. Mais il serait faux de voir en lui un homme assagi. Bien au contraire, il faut voir son œil facétieux et entendre son verbe acéré. Reprenant le mythe du poète et de la lune, il le détourne :

*Le nimbe de la lune
auréole un saint rêveur
sur la terre comme au ciel*

Il détourne par la même occasion la clause biblique. On peut ajouter à ce topos de la lune cette pointe d'humour, « Qui crie / à la lune / aime-moi / se récrie / à l'écho / de sa voix », pour dénoncer le nombrilisme des poètes. La suprême humilité consiste à pouvoir rire de soi.

Le rire est souvent bref, alors l'ironie pointe. Une brièveté maximale donne aussi des accents d'aphorisme ou d'haïkus qui surprennent mais s'inscrivent dans le même processus d'humilité :

*A la nuit
tombant en sourdine
la cantatrice offre
son bras*

Le mot « en sourdine » amène le mot « cantatrice », d'où émanent une certaine douceur et une image qui vient marquer les esprits.

Mais principalement, et on l'entend sans doute dans le titre que l'on peut comprendre comme « à jour », mise au jour, actualisé, le poète rend compte de son âge :

*Tu retombes autant
en enfance
qu'en désuétude*

La vieillesse est cet âge ambivalent où l'homme sent ses facultés baisser dans le même mouvement que sa mémoire lui ramène des visions de son enfance. Le passé vient avec l'écriture qui rythme tout le livre :

*Au ciel immense
la moindre tache
d'encre noire*

le persil voisard le persil

*ramène à ce que tu fus jadis
entre les lignes de crête
et l'infini
de la page blanche*

Face à la destinée, on voit le poète s'amuser savamment, lorsque l'écriture est comparée à la « ligne » de « crête », dressant ainsi un vaste tableau qui rend compte de l'infini, à la fois du ciel et de la page. Le livre, comme l'écriture, ouvre l'espace autant en arrière qu'en avant, autant dans le passé que dans l'avenir.

Mais la voix peut parfois se faire plus sombre quand l'âge surprend dans ses attaques :

*Et bientôt
on revient sur ses pas
on se reprend
rien n'est dit encore
de l'infranchissable exil*

« La transparence d'un chant d'oiseau à elle seule fait
la légèreté du ciel et la liberté de l'air »

Au rendez-vous des alluvions, 11/7/1992

L'œuvre considérable d'Alexandre Voisard s'étend sur plus de soixante ans et compte des dizaines de recueils et d'ouvrages. Neuf volumes pour une *Intégrale* parus de 2006 à 2011, bientôt dépassés par quantité de nouvelles parutions, en disent long sur le parcours de l'écrivain jurassien... Ainsi, le trentième recueil poétique de Voisard (*Ajours* suivi de *Médailles*) vient de paraître en mars 2017, suivi de peu par son touchant et sensible roman *Notre-Dame des égarées*.

Dans sa préface à *Liberté à l'Aube*, Maurice Chappaz remarquait en 1967 que Voisard « est porté par un lyrisme intérieur et un engagement exalté. L'appel à la nature côtoie l'appel à la révolte... »

Nous avons suivi ce long parcours en relisant une partie de l'œuvre (trente ouvrages, entre 1954 à 2017) pour y débusquer la flore et la faune qui y sont intimement liées. Il n'est pas nécessaire de chercher longtemps pour trouver des références botaniques ou zoologiques, puisque dès le troisième texte d'*Écrit sur un mur* (1954) apparaissent des hirondelles qui apprennent « à marcher au bord du toit »¹, chose bien difficile pour elles, ou que des papillons « souffraient de leur grandeur ». Et la voilà, elle, mystérieuse inconnue, « douce comme l'aube au bord de la bruyère ».

Ce retour sur soi demeure cependant indemne de toute atteinte définitive ; la vie est encore possible. Il dit de lui-même : « un grand âge à perdre haleine ». Si le mot « exil » est prononcé, c'est pour le tenir à distance puisque « rien n'est dit » et que la mort n'est pas encore pour aujourd'hui.

C'est pourquoi il peut signer son livre :

*Dans l'imminence
du jour
parafé ton coin de ciel
d'un accent aigu.*

Le livre se clôt sur un éclat de rire, un élan, vital, vers le ciel. Le poème fait craquer l'obscurité de la nuit par sa dentelle de lumière. On y voit, effectivement, un trait, d'esprit et d'encre, qui souligne l'aube.

Bernard Fournier

Poète, Paris, 1952, secrétaire général de l'Académie Mallarmé

Un nombre impressionnant d'animaux et de végétaux

D'« abeille » à « zèbre » ou d'« abricot » à « viorne », le dictionnaire naturaliste d'Alexandre Voisard, est d'une richesse animale et végétale remarquable et de tous les écrits. Et si, comme l'a très justement écrit Marion

Graf en 2010, « l'univers de Voisard est tissé de muettes et mystiques transactions entre les bêtes et les hommes », il ne faut pas omettre ses allusions tout aussi fréquentes au monde végétal, de l'humble ronce aux majestueux chênes de son Ajoie natale. Il arrive fréquemment que plusieurs dizaines de plantes et d'animaux figurent dans un seul recueil. Lorsqu'on en tente une approche numérique, on est surpris de leur richesse et de leur variété. Dans *Le déjeu*¹⁷, par exemple, 35 animaux côtoient 31 végétaux, mais 75 et 74 respectivement se retrouvent *Au rendez-vous des alluvions*¹⁸ ! La variété des espèces et la présence parmi elles de raretés démontre aussi la richesse des

connaissances de l'écrivain. Dans *Dame Damassine*²⁷, il fait défiler tout un verger susceptible de tenir compagnie à notre fine petite prune de Damas.

De plus, ce ne sont pas que successions de mots, car Voisard prouve l'excellence de ses observations, étant attentif aux moindres détails de

Marcel S. Jacquat

Alexandre Voisard, observateur attentif d'une nature qu'il sait magnifier

le persil voisard le persil

la nature, par exemple au «pétale qui doucement se dérobe sous le fruit mûrissant»¹⁴.

Lorsqu'il voit «les merles du dimanche chercher leurs souvenirs dans le jardin l », c'est que ces oiseaux remuent les restes de feuillage pour y trouver leur pitance : un fragment de pomme, un lombric ou un insecte.

«Chaque soir, les hiboux dissimulés dans les tilleuls émettaient des sons que nous ne comprenions pas. Il y avait tout à la fois de la détresse et de la joie dans ces hululements...»² est de la même veine et se rapporte à l'observation pure, avec peut-être une légère confusion avec le hululement vibrant de la chouette hulotte, dont l'onomatopée complexe a donné hululer, alors que le hibou émet des sons doux, graves et monosyllabiques. Les dictionnaires, au contraire des ornithologues, ne font pas la différence !

L'indication que l'ellébore fleurit bien sous la neige²⁰ est une preuve de l'observation attentive même pendant la saison froide, car cette plante, l'hellébore fétide, fleurit effectivement dès le mois de février, à un moment où la plupart d'entre nous n'observent pas la nature.

Un hymne à la nature

Par le biais de ses références naturalistes, l'œuvre de Voisard est aussi un hymne à la terre, à sa terre, dont il regrette souvent les richesses passées : «Plus j'avance en ces hautes herbes naguère propices aux perdrix jaillissantes et plus je crois la fenaison mourante, le ruisseau banni...»³

Il se rend ainsi bien compte de l'appauvrissement de nos milieux, dans lesquels l'observation d'une perdrix, par exemple, est devenue rarissime. C'est le cas aussi pour l'engoulevent¹¹, mais le nom de ce rare oiseau nocturne est alors utilisé comme surnom d'un personnage fort étrange, tout comme l'est l'animal.

*

Les citations naturalistes ne sont pas toutes de la même veine : elles assument différentes fonctions suivant la nature des textes, poèmes ou récits. Nous en avons distingué de plusieurs types :

Images

«Le serin, prisonnier de son chant»⁵ est le fruit de l'écoute de ce petit fringille cousin du pinson des arbres, dont «l'étrange litanie aiguë, mais alerte, semble tomber du ciel en strophes interminables» comme le décrit Paul Gérardet.

Son déplacement sur le sol a fourni l'image de «cette façon des rouges-gorges de danser sur leurs pattes trop hautes»¹².

«La confusion des roseaux»¹⁷ est évidente lorsqu'on observe une rose-lière.

Les fourmis «qui tracent des routes»¹⁶ ou les «dédales de fourmi»²⁰ s'expliquent aisément lorsqu'on suit leur parcours.

Musique

«D'oseille et de sommeil sont faits les soucis que j'énumère dans mes cahiers...»²

«Aimer l'aubépine pour oublier une pervenche n'incite pas au silence.»¹⁵

«Chèvrefeuille et bouvreuil accordent les rumeurs de la clairière.»¹⁸

Métaphore

«... les journées se cueillent aux cimes les plus hautes, comme les faucons que je capture parfois pour les fêtes après qui me délivrent.»⁴

Jeux de mots

«Merise de misère.»¹⁸

«... la chanterelle qui ne chante pas»¹⁸ rappelle le terme régional qui désigne le champignon girolle, mais aussi le nom que les musiciens donnent à la corde la plus aiguë de leur violon ou de leur alto. C'est la corde qui chante !

«Du chat au rat, il n'y a qu'un pas.»¹²

Aphorismes

Entendu lors de la première du spectacle Romanens-Voisard à Cernier (29 août 2009), mais retrouvé aussi dans les petits cartons d'Alexandre Voisard : «Un scarabée te montre le chemin. Prends ton temps !»

«Plus la mûre se fait belle, plus l'épine est méchante.»¹⁸

«Tout épervier épie l'œil de son frère.»¹⁸

*

Le parcours naturaliste que nous venons de faire dans l'œuvre d'Alexandre Voisard au moyen des quelques extraits cités n'est que la partie émergée d'un iceberg d'une immense richesse. Les notes que nous avons prises au cours de nos lectures occupent seize pages dactylographiées densément écrites... et elles ne se rapportent qu'à une partie de l'œuvre.

Par le biais de ses écrits, l'auteur nous donne une immense envie de l'accompagner lors de ses pérégrinations, tant sa littérature nous rapproche de cette terre, de cette nature qu'il aime et qu'il sait si bien partager.

Marcel S. Jacquat

Œuvres relues – références utilisées :

1 *Écrit sur un mur*, 1954.

2 *Vert paradis*, 1955.

3 *Chronique du guet*, 1961.

4 *Les Deux Versants de la solitude – Feu pour feu*, 1969.

5 *Lowe*, 1972.

6 *La Claire Voyante*, 1973.

7 *Je ne sais pas si vous savez*, 1975.

8 *La Nuit en miettes*, 1975.

9 *Liberté à l'aube*, 1978 (2^{ème} édition).

10 *Les Voleurs d'herbe*, 1978.

11 *Un train peut en cacher un autre*, 1979.

12 *Les Rescapés et autres poèmes*, 1984.

13 *L'Année des treize lunes*, 1984.

14 *Toutes les vies vécues*, 1989.

15 *Arrière-pensées d'Antoni de Calabri*, 1991.

16 *Le Dire, le Faire*, 1991.

17 *Le Déjeu*, 1997.

18 *Au rendez-vous des alluvions*, 1999.

19 *Nocturno*, 1998.

20 *Sawer sa trace*, 2000.

21 *Fable des orées et des rues*, 2003.

22 *Le Bestiaire de Guy-Noël Passavant*, 2008.

23 *Le Poète coupé en deux*, 2012.

24 *Opus XIII*, 2013.

25 *Oiseau de hasard*, 2013.

26 *Les Petites Heures de Jean la Paille*, 2015.

27 *Dame Damassine*, 2016.

28 *Ajours suivi de Médailles*, 2017.

29 *Notre Dame des égarées*, 2017.

30 *Petite marche de nuit*, 1971.

Que peut-on célébrer encore
de ces hauteurs si hardiment disséquées
dont quelques dentelles continuent
çà et là de chanter à voix basse
alors que les routes tirent à l'équerre
des droites si parfaites qu'on en pleurerait
seuls les sentiers sombres et les chemins de mûres
savent encore nouer aux plis du paysage
l'ancien et le nouveau.

Alexandre Voisard, *Le Déjeu*, 1997

Claire Jaquier

Un pays dans tous les sens, à vivre et à aimer

Poète de grand air et de chemins parcourus depuis toujours, Alexandre Voisard fait partie de ceux qui, en Suisse romande, écrivent leur pays. Connus par l'expérience du corps, des sens et de la rêverie, son pays est «ce territoire exigü que j'arpente depuis tant d'années que toutes les lisières, sans doute, gardent de moi quelques lambeaux de souffle ou de peau». Comme C.F. Ramuz écrit le Pays de Vaud, Maurice Chappaz et Corinna Bille le Valais, Gustave Roud le Haut-Jorat, Alexandre Voisard écrit le Jura. La seconde moitié du XX^{ème} siècle a eu toutes sortes de bonnes raisons de renier le nationalisme et le régionalisme et l'on a beaucoup frissonné d'effroi à l'idée que les poètes soient les chantres de leur pays ou de leur petite patrie. Mais assez frissonné aujourd'hui: gardons-nous de jeter le flâneur des contrées jurassiennes avec l'eau qui emporte le célébrant de *Liberté à l'aube*.

C'est au tournant du millénaire, voire un peu avant, que les paysages, territoires et contrées ont regagné le droit d'être appelés pays, que le sentiment d'appartenance à un lieu et «l'émotion de la provenance», comme dit Jean-Christophe Bailly, ont retrouvé leurs lettres de noblesse poétique. Dans le même esprit que Jean-Loup Trassard ou Bailly en France, Voisard a contribué à ce qu'on ne confonde plus la relation intime à un lieu, natal ou élu, avec l'attachement symbolique à une patrie. Disant *l'envers* du terroir et du patrimoine qu'il cherche à comprendre en parcourant son pays, parlant d'un voyage fait non pour se rapatrier

mais pour se détourner des assignations nationales et se défaire des racines, Jean-Christophe Bailly choisit bien son titre: *Le Dépaysement. Voyages en France* (2011). Voisard de même fait usage dans ses titres du préfixe dé-, qui contredit ou esquive: *Décritures* (1999), *Le Déjeu* (1997). Ce dernier livre s'ouvre sur une page d'art poétique: «il arrive au poème d'emprunter une voie de traverse pour parvenir à son dessein: risquer l'image incandescente qui illumine le territoire où s'accomplisse (atout singulier) l'aventure de la parole.» Avec ce conseil au lecteur pour conclure, sibyllin à peine: «retourne les pierres, gratte le sable, méfie-toi du sens premier.»

Le pays au sens premier, Voisard l'a chanté avec ses amis jurassiens dans les années 1960 et 1970: «J'ai dit ce qu'il fallait dire» (*Liberté à l'aube*, 1967), l'amour du pays pour conquérir la liberté. Mais il a fallu ensuite *déjouer* les pièges de la patrie et de ses symboles collectifs, pour revenir au pays intime, à cet espace d'appartenance et de connivence, de terre et de ciel, qui donne au poète la mesure de sa parole:

Il faudrait être
un vrai grand hêtre
et pousser des racines nuageuses
vers le bas vers le haut
afin de savoir parler
comme un père à l'aigle
et à la fourmi.

Au rendez-vous des alluvions, 1999

Parcouru dans tous les sens, éprouvé grâce aux cinq sens, le pays ne se déchiffre pas comme un livre. Car s'il a ses voix, ses cris et ses rumeurs, il est fait aussi de matérialité sensible, de vie organique et muette que les mots trop abstraits peinent à saisir:

Puis tu te réveilles
sous l'arbre à l'air fourbu
dans le grésilleme des odeurs résineuses
et tu te mets à décortiquer
à écorcer égrener
épépiner des façons de dire
mais tu sais bien d'avance
que la pomme de pin
ne s'appréhende ni crue ni nue.

Le Dire le Faire, 1991

Ecrivant leur pays, Ramuz, Chappaz, Corinna Bille ou Gustave Roud ont exploré des manières singulières de parler de l'espace élu: Ramuz invente une langue démiurgique pour rendre hommage aux formes du pays; Chappaz chante le sien en le raccordant à sa profondeur mystique; Corinna Bille l'élargit aux dimensions d'un imaginaire onirique ou fantastique; Gustave Roud quête les signes dont sont por-

teuses les voix et les traces du monde naturel. Alexandre Voisard, pour sa part, multiplie les manières de dire le pays et d'en faire usage poétique: son œuvre entière *tourne autour* du pays réel – chemins, terres, forêts et rivières, bêtes et plantes. Sachant le pays rétif au son sens premier des mots, il accumule les façons, les tournures, les registres: son répertoire est vaste, empruntant aux traditions littéraires et modèles rhétoriques les plus divers. La nature familière bruit, crie, chuchote ou murmure dans la poésie de Voisard: le romantisme des voix de la nature n'est pas loin, à la différence que ces voix sont sans maître. Par un «travail concret sur les mots qui est aussi un travail sur soi», le poète se donne le moyen «d'entendre et de déchiffrer les rumeurs du monde». Mots et rumeurs peuvent dès lors s'aboucher: «J'avais appris à parler au pré. Je parlais *herbe* comme une langue vivante» (*Au rendez-vous des alluvions*, 1999). Le poète imite le chant d'un pivert et converse avec lui; il aide l'églantine à trouver son chant; il perçoit l'accord de voix du chèvrefeuille et du bouvreuil. Apostrophes, adresses, salutations, célébrations, le poète noue avec les hôtes du pays un dialogue bruissant et vibrant.

Attentif aux grandes comme aux infimes manifestations «du grand tout, de la chimie plénière» (*Au rendez-vous des alluvions*, 1999), Voisard recourt parfois au savoir naturaliste. Il décline des noms d'espèces, papillons, champignons, fleurs, reconnaissant à son père qui les lui enseigna: «J'appris de lui les strophes capitales des trois règnes.» (*Les Quatre Saisons*, 1978). Le pays lui offre également un magasin d'images où il puise avec délices pour blasonner le corps érotique des femmes: «J'erre dans tes bosquets / dans ta forêt d'humus / âcre et doux-amer» (*Toutes les vies vécues*, 1989). Voisard ne dédaigne pas le vieux langage des fleurs et des plantes – la violette symbole de l'éphémère, le lierre symbole de l'attachement. Ni non plus les emprunts à la rose, au réséda, à l'étoile, à l'abeille, toutes images dont la poésie depuis toujours fait son miel pour parer de grâce naturelle les sentiments humains.

C'est en moraliste souvent, libre disciple de La Fontaine ou de Jules Renard, que Voisard se met à l'école des hôtes du pays familial. Plantes, animaux, souffles de l'air, allure des nuages, murmures des rivières – le monde muet donne accès à des énigmes insondables auxquels le poète participe:

Mon souffle court
remue en moi comme une source
se mêle dans le vent d'orage
au mugissement de l'univers.

Le Dire le Faire, 1991

le persil voisard le persil

Pour savoir comment la vie va, comment elle passe, pour résister au doute, «pour oublier où l'on va/ et se rappeler qui l'on est», le poète se met à l'écoute des conseils du monde non humain. Il apprend de la rivière que «jamais / elle ne se retourne / pour voir si on la suit». Il cite l'insecte en exemple : «que chacun de tes gestes soit souverain / comme le poème de l'insecte sous l'écorce» (*Sauver sa trace*, 2000). Epars, sentencieux parfois, les adages que le poète cueille en écoutant le geai, le lézard, l'érable ou l'églantine ne sont pas vérités ni décrets, c'est en cela qu'ils sont précieux, énoncés dans le mi-dire de leur langue aérienne ou charnelle.

Tantôt «franciscain», tantôt «naturaliste mystique et immobile» (*Les Quatre Saisons*, 1978), le poète Voisard nous paraît parfois venir

d'un temps dont nous avons perdu la mémoire, le temps d'avant le grand partage, il y a plus de quatre siècles, lorsque l'humain s'est distingué, se plaçant hors du monde naturel pour mieux le destiner à son usage. Franciscain défroncé, Voisard parle aux fleurs et aux oiseaux, il cultive son appartenance à la temporalité infinie de la matière : «j'ai conscience d'être depuis des millénaires la même feuille d'érable toujours recommencée» (*Une enfance de fond en comble*, 1993). Poète écologiste, comme il se nomme parfois lui-même, Voisard ne sanctifie pas la nature, ainsi que Chappaz enjoignait aux prêtres de le faire, dans *Les Maquereaux des cimes blanches* (1976) : «Entrez en écologie, Padre, vous avez tué les saints, c'était la même chose.» Voisard est de son siècle lorsqu'il s'en prend lui aussi aux ingénieurs «qui ont refait le monde»

(*Fables des orées et des rues*, 2003), ou lorsqu'il observe, avec un sourire, les doux végétariens amateurs de fleurs bleues :

Dans l'œil bleu de la chicorée
se mirent les mangeurs de graines
ils ont déserté la messe
sans attendre le pain béni
pour contempler ici
la frêle éternité
vacillant sur sa tige.

Le Repentir du peintre, 1995

Claire Jaquier

TELEGRAMME

Ici nuage de petites dimensions / observatoire / huit heures matin / 2 décembre 2017 / vent nord-ouest 38 km/h / terre mi-neige mi-asphalte / trafic automobile / trafic animaux chez voisin paysan / grandes affaires oiseaux / maisons / toits / intérieurs invisibles / personnages rues bonne visibilité / personnages roman idem / soit Karel / Hélène / Stella / focus sur... Stop! Tant pis pour la longueur du propos, vivent les phrases confortables comme des fauteuils, vivent les imaginations, les paraboles, les sentiments!

Figurez-vous, très affectionné et précieux Alexandre, que de là-haut, désobéissant aux vents et autres injonctions du jour, je me suis mise à suivre votre Karel, les champs, les villages, les cours d'eau, les esprits humains et surnaturels, les assiettes et les verres, les boutiques à bon Dieu, les alambics et les Madones aussi muettes que trompeuses, le violon, et les tourbillons invisibles de la folie et la chambre de verre du poète, tout cela s'étant ouvert, ouvert comme les pages du livre, un tableau après l'autre, quarante-cinq précisément, le premier et le final les pieds dans l'eau, c'est-à-dire dans l'eau réelle en même temps que dans le flot des symboles que la seule pensée de l'eau fait naître, par la vue et le toucher en bas, par la vue et l'imaginaire en haut, par une goutte, un cheminement de gouttes, un son vraiment enchanteur, une parodie de musique, ou par un diabolique fracas d'éternité, ou par un rayonnement pur et fou dans le lit d'une rivière fleurie de lys jaunes, la couleur de la mort.

J'aurais aimé, très estimé Alexandre, exprimer mon admiration de façon plus simple, mais ce don me manque (en tant que nuage, on ne sait pas, voilà!). Tandis que vous! L'amour entre Hélène et Karel, la naissance et la mort de leur enfant, l'égaré mental puis la disparition physique de la mère qui croit pouvoir rejoindre cet enfant, vous le racontez très sobrement,

l'essentiel va suivre, c'est l'errance de Karel. Cet homme délicatement dessiné (mais qui pourrait aussi représenter l'ombre ou le modèle de tout être lâché en électron libre dans quelque malheur irréparable) existe grâce à vos mots si justement choisis, posés là devant le lecteur avec un naturel, une fraîcheur, un rythme et une progression de la dramaturgie proprement merveilleux. Les grandes voies de l'histoire sont tracées de main ferme, les étapes bien claires (attachées les unes aux autres par ces tours rapides connus des prestidigitateurs travaillant les jeux de cartes mais hélas très difficiles en matière de romans); c'est, disons, le tiroir de la maîtrise narrative, suivi par ceux (entre autres) de l'économie et de la balance entre le trop et

le pas assez. Ah! les tiroirs d'un conte... Cher apologiste de la nature et de la vie animée, je ne les connais pas tous, mais il ne fait pas de doute que vous y avez mis tout ce qui vous tient à cœur, tout ce qui compte dans votre vie, tant de choses aussi que le lecteur (même céleste) ignorera toujours. Et pourtant, pourtant! Tenez, en vrac: y a-t-il faute à boire et manger avec bonheur? Non, la bonne chair et les alcools font partie de la vie, on se doit de les célébrer, même le malheureux Karel trouve dans un simple morceau de pain une petite consolation. Le curé distille et philosophe, c'est toujours la vie! Et ces chapelles, et ces questions lancées à la terre, au ciel, au destin, au temps! La compréhension de l'ordre immuable de la nature, une compréhension intellectuelle autant qu'amoureuse,

conduit-elle à la liberté, voire à la sagesse? Peut-être, mais pour Karel il se passe autre chose: il n'y a pas de réponse, ni de la nature, ni de Dieu «éternel absent», ni de rien. Pas de réponse aux faits. Au gré de ses déplacements (il a prévu de chercher sa femme du côté du Rhône mais le diable semble bien le fourvoyer) il rumine des pensées absurdes, magnifiques, scintillantes comme des spectres ou suspendues dans un vide affreux, il oublie l'amour, il y repense, il rencontre des gens, troque son violon contre un revolver. Les

Rose-Marie Pagnard

A propos de Notre-Dame des égarées

le persil voisard le persil

scènes dans les hameaux et les petites villes pourraient, dans une époque encore plus reculée, servir d'esquisses à Erckmann et à Chatrian, elles mêlent la Suisse, l'Allemagne, la France. Qu'est-ce que le destin? qu'est-ce qui existe vraiment entre les vivants et les morts? ce qu'on cherche a-t-il un nom, un visage? Et des êtres humains désespérés, des errants, n'y en a-t-il pas encore et toujours? Une possible leçon de ce conte serait de comprendre que tout est lié, qu'une continuité humaine, une sorte de courant puissant comme un fleuve oblige à laisser sa place à un autre quand les jeux sont faits. Peut-être.

Le héros s'arme d'un parapluie ouvert (l'emblème de la folie dans le roman *Un fou chasse l'autre* de Simon Vestdijk), le soleil brille, tout est noir, un revolver joue entre ses doigts, aidez-moi! ces mots jaillissent de son âme (tous, un jour, nous les disons), et le «fait divers» devient drame...

Voilà comment un prétendu nuage pleure, perd la tête au point de te vouvoyer, cher Alexandre, et de t'envoyer un télégramme!

Rose-Marie Pagnard

Isabelle Rüf

Notre-Dame des égarées

En 2010, à l'occasion de ses quatre-vingts ans, Alexandre Voisard évoquait son ancêtre, Louis Voisard, évincé de la chronique familiale pour mauvaise conduite, et dont il avait entrepris de reconstituer la vie agitée. Il semblait un peu accablé par la tâche. Trois années plus tard, ce «pensum» a trouvé sa forme dans un récit alerte, *Oiseau de hasard* (Bernard Campiche, 2013). Un «fainéant, un chenapan sans foi ni loi», cet oiseau, dont la légende devait rappeler au poète les errances de sa jeunesse. Louis Voisard est une belle figure de vagabond. Son petit-fils a dû fouiller les archives et combler les vides de la biographie de cet aïeul peu glorieux, «mauvais époux et piètre papa, horloger, musicien, légionnaire, déserteur, bûcheron, fripier, domestique, oiseleur, palefrenier, guignol et bon samaritain, tout cela qui fait un homme, au bout de son destin». Ce Louis, né en 1876, mort en 1916, «ancêtre fantôme», est une belle figure de mauvais drille, de voleur de poules, de «fainéant, chenapan sans foi ni loi, madré combinard». Il balade sa carcasse sur les chemins, à la toute fin de ce long XIX^{ème} siècle qui prend fin avec la guerre de 14-18. Une époque qui a vu fleurir la figure du vagabond, du marcheur, du *Wanderer*.

Est-ce au cours de ses recherches qu'Alexandre Voisard est tombé sur cet entre-filet du journal *Le Pays* (Porrentruy, 2 juin 1900) qui figure à la dernière page de *Notre-Dame des égarées*? On y relate la fin d'un inconnu qui a mis fin à ses jours d'un coup de revolver, sur le cimetière d'Ocourt. «Qu'on m'enterre en silence, les 45 francs sont pour les frais, la montre pour celui qui la trouvera en premier; le pistolet pour le second; le parapluie pour le troisième; que tous disent un pater», dit la lettre en allemand, trouvée sur le malheureux. Poète et conteur, Alexandre Voisard a su tirer de cette extraordinaire matière littéraire un récit, presque un conte, qui tient des vignettes gravées des colporteurs et des récits des voya-

geurs romantiques. L'histoire qu'il donne au suicidé tient en quelques lignes. Il lui donne une origine, Prague; des ancêtres, les musiciens haïdouks des monts de Bohême; un prénom, Karel. Il dote ce célibataire d'un violon et l'installe à Colmar, où il enseigne la musique dans un pensionnat «sélect». Le latin et le français sont confiés à une jeune Française du Midi, Hélène. Une attirance naît mais la Provençale prétend: «Je suis du Rhône, vous êtes du Rhin, on ne se trouvera jamais vraiment». Il est plutôt de la Moldau, et de toute façon, «l'amour fait le reste» et cette prophétie fluviale se trouve vite niée. Le couple a un enfant, une étoile filante, une petite Stella, qui meurt de diphtérie. Folle de douleur, la mère la croit vivante et part sur les chemins pour suivre son appel.

Quand Karel comprend que son Hélène s'est égarée et ne reviendra pas, lui aussi prend la route, et c'est lui que nous suivons, en direction du Sud, bien sûr, là où coule le Rhône. Un livre de deuil donc, trois vies brisées. Et pourtant *Notre-Dame des égarées* n'a rien de funèbre. Œuvre du grand âge, le récit respire la jeunesse des matins d'été, la joie des forêts, la tendresse naïve des ex-voto à la Vierge (Hélène se méfiait du Dieu méchant mais aimait la Madone, Karel ne se préoccupe pas trop de religion, mais apprécie le réconfort des églises). Alexandre Voisard est un poète charnel. Le XIX^{ème} siècle finissant convient bien à son style, à son goût des vocables rares. Nicolas Bouvier disait apprécier chez le Jurassien son côté «talon rouge»,

il voulait célébrer par là un charme légèrement libertin, très XVIII^{ème} siècle, mais Voisard est plus proche de Maupassant que de Laclos. La sensualité est discrète dans *Notre-Dame des égarées*. Quand Hélène et Karel cèdent au désir, «ce qui se passe n'est pas de l'ordre de l'indicible ni de l'incongru. Il y a des vêtements soudain en désordre, des peaux qui apparaissent dans le chatoiement d'une lumière tamisée, des mains qui se cherchent et qui se perdent, des mots brefs et sans suite sur des baisers qui se fourvoient, des soupirs âpres, des délicatesses, des prévenances soudaines, avant quelques élans couronnés de murmures tour à tour gais et grinçants.»

Dans la poésie comme dans les récits d'Alexandre Voisard, la nature a toujours occupé une place essentielle. Il en va de même dans *Notre-Dame des égarées*. Les odeurs, les sons de la forêt, le parfum du foin coupé, un bain dans l'eau fraîche du Doubs, la brûlure du soleil sur les épaules du marcheur, les variations de la lumière: tout cela est rendu dans la justesse des sensations. Même si le voyage de Karel est un chemin de croix qui vient de la mort et avance vers elle, il est toujours irrigué par la force des éléments. Et Voisard, ce champignonneur, sait aussi apprécier les plaisirs de la table, qu'elle soit rustique ou raffinée, et on sent le plaisir qu'il prend à les évoquer. C'est autour de deux repas de fête, arrosés de bons vins, que se noue l'idylle d'Hélène et de Karel. Une galette des rois à la framboise la scelle! Et plus tard, quand le violoniste part sur les chemins, la soupe, le fromage, les pommes de terre, le verre de bière ou de vin, offert dans une ferme ou pris dans une auberge, ont le goût des grandes faims. Même le pain et le fromage du dernier repas ont de la saveur. Mais la gourmandise de Voisard s'épanouit pendant les quelques jours heureux passés auprès du curé Viénot. Les repas que prépare Joséphine, la gouvernante, valent ceux de Françoise, la cuisinière de *La Recherche*, et l'au-

teur les détaille avec gourmandise. Et quand les deux hommes vont cueillir les éclatantes cerises noires, Joséphine en soustrait aussitôt un panier pour en faire un clafoutis. Si Auguste Viénot a une cave bien garnie dont il fait profiter le vagabond, tous ses soins et son lyrisme vont à son «laboratoire», soigneusement fermé à clef. C'est là que le bon curé distille et laisse vieillir les alcools blancs. Il en fait largement profi-

ter Karel et l'introduit même dans le saint des saints: «— Voilà, tu es ici dans le laboratoire secret où je donne vie, avec l'aide de Dieu aux merveilles que la nature nous offre, année après année et dont nous avons la charge d'obtenir le meilleur de leurs essences. Ce que le Créateur a le mieux réussi dans son œuvre, c'est cela, donner de l'âme aux fruits.» Une âme qui s'incarne dans les flacons de pomme sauvage des monts

de Miserez, de poire verte du verger de l'Hospice, de petite prune «humble», de kirsch des cerises du jardin qui appellent aux confidences, avec, en apothéose, pour la route, un flacon de damassine. Avec ce viatique, Karel ira sans crainte au bout du destin qu'il a choisi.

Isabelle Rüf

Ce qui frappe en considérant les neuf tomes de *L'Intégrale* d'Alexandre Voisard, publiée par Bernard Campiche et commentée par André Wyss entre 2006 et 2011 (intégrale qui ne l'est plus guère, le poète nous ayant offert depuis de nombreux nouveaux opus), c'est la diversité de l'œuvre et sa porosité: si bien des genres sont abordés, il n'est pas rare que l'on glisse insensiblement de l'un vers un autre. Ainsi *Louve*, classé parmi les récits, débute effectivement comme un roman à narrateur homodiégétique. Mais très vite, des poèmes en vers viennent s'insérer dans la narration, avant d'alterner, en pleine page, avec elle, et devenant parfois eux-mêmes partie intégrante de cette narration, ceci dès la page 26 (*L'Intégrale 5*). Un peu plus loin, le vague *quelqu'un* initial, devenu rapidement *elle*, se voit pour la première fois «défini»: «Tu es la Louve. / LOUVE / Qui rôdes / Dans la nudité des lampes» (*ibid.*, p. 40).

A partir de là, Louve est donné comme le (pré)nom du personnage féminin éponyme, tout comme celui du film d'André Delvaux, *Belle* (incarnée par Adriana Bogdan, qui était déjà Moïra – déesse du destin pour les Grecs et les Romains – dans *Un soir... Un train*), sorti une année après la parution du livre de Voisard. On sera saisi de la similitude entre l'invocation du livre déjà citée et celle du film: «Tu es belle. Oui, BELLE! (...) Tu ne me diras jamais rien. Je ne veux pas savoir qui tu es» (in *Belle*, découpage après montage et texte des dialogues in extenso, Paris, *L'Avant-Scène Cinéma*, n° 226, 1979, p. 21). De fait, dans les deux cas, l'identité de la jeune femme reste floue et énigmatique.

Si *Belle* ne prend la parole que parcimonieusement, et presque exclusivement dans un idiome inconnu – motif hautement delvalien –, Louve, elle, commence à s'exprimer par l'intermédiaire des vers en italique de certains poèmes (qui se terminent généralement par une intervention en romain du narrateur).

L'analogie entre les deux œuvres ne s'arrête pas là: tout comme le récit du poète ajolot, le film du cinéaste belge navigue sans cesse entre

le rêve et la présumée réalité. Comme lui, il se présente sous une forme éclatée, composée de séquences, souvent brèves, se donnant comme autant de fragments d'un puzzle dont la résolution sera laissée à la sagacité du lecteur/spectateur.

N'est-ce pas le même «vent frais» (*L'Intégrale 5*, p. 15), évoqué dans *Louve*, que l'on sent agiter les arbres de la forêt fagnarde du film, lequel nous présente également «une terre de cendre mêlée de neige» (*id.*)? Ce que nous dit le narrateur du livre: «J'irai maintenant, je marcherai, j'irai devant moi, en aveugle, le cœur vide, les mains fermées» (*ibid.*, p. 19) pourrait aussi s'appliquer au personnage principal du film.

Et n'est-ce pas dans l'un et l'autre la même bâtisse que l'on découvre, «cette bâtisse dont je sais déjà qu'elle est la seule à abriter un feu» (*ibid.*, p. 22)?

Autre ressemblance troublante: cet «homme des bois hirsute, vêtu de peaux de chèvre» (*ibid.*, p. 53) qui pourrait être aussi bien l'Étranger de *Belle*. Dans le livre, il disparaît dans un torrent. Dans le film, son cadavre roule dans une mare où il s'enfonce.

Il y a toutefois un point de vue que l'on ne trouve que dans le film: le regard sarcastique que Delvaux jette sur son protagoniste, un poète plutôt ridicule et suffisant (dont le rôle a été confié – hiatus volontaire – à Jean-Luc Bideau, un acteur totalement étranger à l'univers onirique de l'auteur de *Rendez-vous à Bray*).

Il fallait probablement s'attendre à ce que le phénomène opposé se produise, car, visi-

blement, Voisard se plaît à dérouter son lecteur: il intitule ainsi *Contes et récits* la deuxième partie de son recueil de poèmes en vers *Fables des orées et des rues* (*L'Intégrale 4*, pp. 353-385).

Semblablement, on peut se demander si, dans *Poésie I*, les proses de *Vert paradis* (*L'Intégrale 1*, pp. 71-96) et, dans *Poésie II*, celles de *Les voleurs d'herbe* (*L'Intégrale 2*, pp. 79-97) n'auraient pas pu prendre place dans un recueil de récits. À l'inverse, les histoires brèves de *Je ne sais pas si vous savez* (*L'Intégrale 6*, pp. 11-109) et les récits de *Maîtres et valets entre deux orages* (*ibid.*, pp. 229-332) pourraient aussi bien être considérés comme des poèmes en prose et insérés dans les volumes de *Poésie*.

Les choses se compliquent encore avec les deux volumes de *Carnets* (*L'Intégrale 7* et *L'Intégrale 9*) où se succèdent dans le plus joyeux désordre: aphorismes, poèmes en vers, en prose ou dialogués, notes de journal intime, récits de rêves et fragments narratifs. Comme si Voisard voulait nous offrir l'ensemble de son œuvre en mosaïque dont on pourrait changer de place les tesselles.

Il n'est pas étonnant qu'un être épris de *liberté*, que ce soit dans sa vie personnelle ou lorsqu'il s'agit de défendre sa terre natale pour qu'elle devienne canton à part entière, en ait usé de même avec son œuvre, car le poète qu'il a toujours fondamentalement été ne pouvait que faire fi des règles et des conventions, sociales ou littéraires. Voisard n'est jamais là où on l'attendait; et c'est aussi ce qui fait sa force et sa puissante originalité. Eclectisme et cohésion ne sont pas forcément inconciliables. Inclassable, l'auteur de *Sauver sa trace*? Sans doute, et ce n'est pas son moindre charme.

Fait assez rare dans la littérature romande, qui méritait d'être souligné ici.

L'essentiel restant que l'on puisse s'exclamer à la fin: «Il fait jour / Il fait jour / La poésie n'a pas / perdu son temps.» (*L'Intégrale 3*, p. 514).

Jean-Pierre Vallotton

Jean-Pierre Vallotton

Voisard en mosaïque

Alexandre Voisard

La part d'Onir

Rêves et compagnie

Inexorablement mes rêves s'enchaînent, étonnants et grotesques, rarement sublimes ou même seulement parlant cette langue de veille qui fait le lien avec le réel. Je m'interroge dans un demi-réveil, butant sur des incohérences que la logique épingle. Celle-ci, je pourrais la botter hors du champ, et même joyeusement. Pourtant je demeure perplexe devant cette résistance des rêves, fussent-ils si navrants, à se laisser jauger par les codes ou interpréter par le philtre des clefs des songes.

*

Le rêveur prenant note de ce qu'il entend démêler sous son oreiller n'a de comptes à rendre à personne.

*

Rêve

Un lieu indéterminé mais qui pourrait être un jardin public, un parc urbain où je me trouve, conversant agréablement avec mon petit-fils B.

Sur un rameau de plante buissonnante, je vois une grande sauterelle verte que je saisis d'une main pour la fourrer dans une petite boîte transparente sortie de ma poche. L'insecte, assez dodu, est à l'étroit en sa prison et ne peut s'ébrouer ni même remuer ses longues pattes. Et bientôt je l'entends, *elle*, implorer avec la voix même de B. : « Sors-moi de là, vite, je suffoque, je vais mourir, sors-moi de là s'il te plaît... »

J'ouvre la boîte et la sauterelle s'échappe et disparaît.

J'entends alors B., à côté de moi, me dire posément :

« Merci, merci, je croyais bien mourir, j'étouffais... » (Fin du rêve)

*

Outrances oniriques. Des rêves de simagrées et d'aboiements, qui ne mènent nulle part.

A jeter. Loin.

*

Pleine lune

et rêves épais.

À dormir debout,

à se mettre au lit

tout habillé.

*

Les rêves s'écrivent en dormant.

Rien ne sert à leur solliciter un sens.

*

Encore des rêves équivoques, navrés, inquiétants, à ne plus savoir qui l'on est vraiment. Merci néanmoins à Arthur pour l'échappatoire du *Je* (« est un autre »).

*

Trop d'activité onirique tue le rêve, qui s'étouffe après un vain combat dans la jungle.

*

... Mais aussi, souvent au réveil, le sentiment d'avoir *trop* rêvé (un trop-plein) vous laisse en cette perplexité : ne vous êtes-vous pas *délesté* d'une part de vous-même ?

*

Pourtant on ne meurt pas d'un rêve culbutant sur le grotesque ou l'effroi. Il nous en reste juste quelques écorchures, à ioder en hâte.

*

Il arrive qu'au réveil (un réveil brusqué) le rêve inachevé se confonde avec des réminiscences précises de la vie réelle. Dès lors tout tend à se confondre. Qui a dit, qui a fait quoi, dans l'heure qui précédait, il y a dix ans, en telle compagnie ? Reste donc à comprendre ce mystère : comment la mémoire (la vraie, l'infaillible) arrive-t-elle à investir un rêve, si libre, si imprévisible ? Quelle éruptive et irréductible osmose ?

*

Rêve

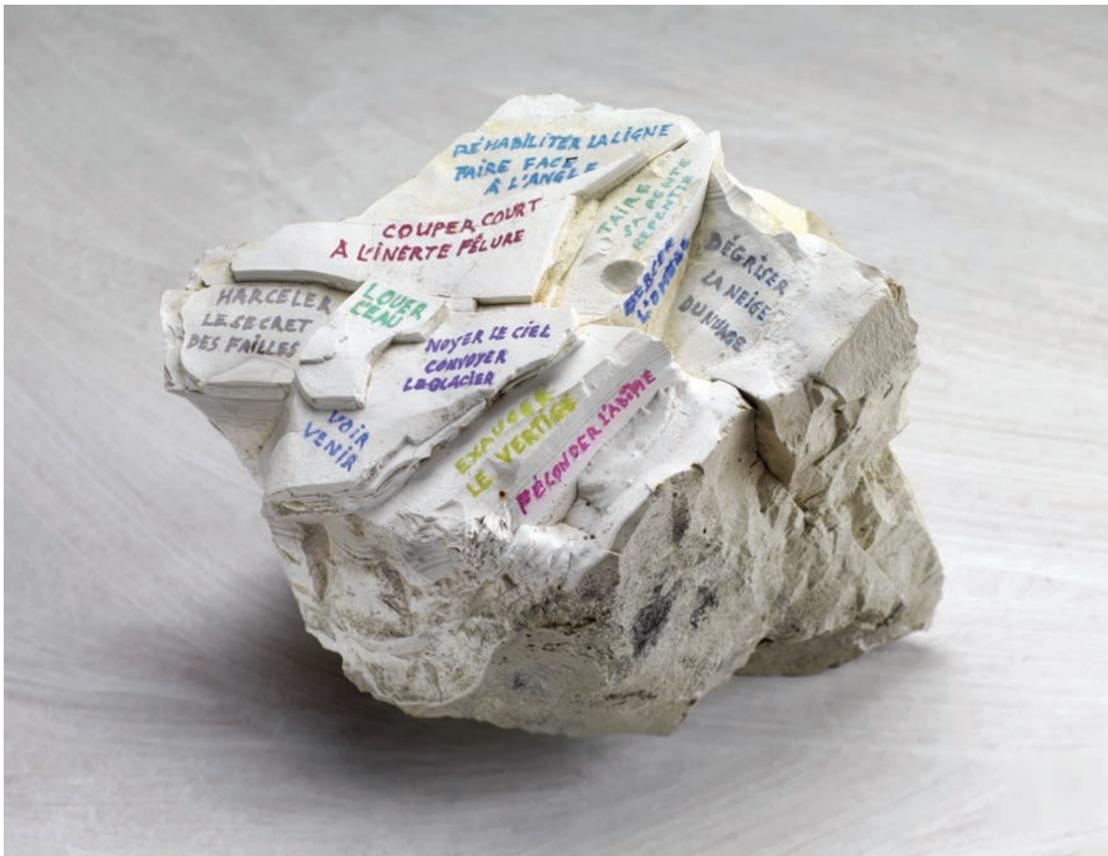
Je parle de tout de rien, parmi une quinzaine de femmes disertes et gaies, à une terrasse quelque part quand mon regard est attiré par un homme, peut-être jeune quinquagénaire à l'air distingué, accompagné d'une dame belle et élégante qui le serre de près dans tous ses mouvements. Nos regards se croisent et il me fait signe, de la main, de m'approcher. Semblant chercher ses mots (il a une pointe d'accent allemand) il finit par me dire : « Je suis content de vous rencontrer, on m'a dit beaucoup de bien de vous, beaucoup d'éloges. J'ai un problème à résoudre, peut-être pourriez-vous m'y aider. Voilà : quand mon poème est écrit, je voudrais bien souvent y ajouter *de la farine*. Comment selon vous devrais-je m'y prendre ? »

Je suis stupéfait d'une telle question, tout à fait inédite et qui me paraît avoir été posée avec le plus grand sérieux. « Eh bien, dis-je avec difficulté, voilà une épineuse question à laquelle je n'ai jamais pensé, mais je vais m'y mettre et je vous conseillerai si je le peux... » Le personnage se perd dans le flou et je me retrouve bientôt repris par l'aimable cercle de ces dames. (Fin du rêve)



Petit théâtre d'objets

Objets en trois dimensions prenant place dans un espace scénographique à imaginer



1. *La montagne du devoir*, éclat de roche, 2014.



2. *Survivance*, débris de tuiles, 2016.



3. *Résurrection*, chant/champ de scie, 2001.

Alexandre Voisard

Petites lucarnes et portes dérobées

Décritures (du verbe *décrire*) : Extraits des Carnets (2008-2016)

→ Chez moi, c'est mon épouse qui les avait, les mots, c'est avec les mots qu'elle donnait un sens à tout ce que nous vivions.

→ C'est comme l'évangile, parce que si les apôtres n'avaient pas trouvé les mots, on serait tous des gros couillons devant l'Éternel

A propos de grandeur, de prestige et de sommité, j'entendis un jour Alain Bosquet, sarcastique comme il aimait être, s'exclamer : « De toute façon, un jour tu tombes. Ce qui compte, c'est de tomber de haut. »

* *
*

C'est quand ils perdent leur H que mes Héros me ressemblent le plus.
Croix de bois, croix de fer.

* *
*

Dis la bonne aventure
au cartable ouvert
sur les genoux de l'aïeul
toute page tout feuillet
épelle le vœu qui fuit.

* *
*

Plutôt que « mourons ensemble » :
« renaissions ensemble ».

* *
*

L'un ou l'autre
l'un et l'autre
l'un à l'autre
l'un en l'autre.

* *
*

Des tas dans les champs
des chats dans l'étang
des chants dans les tas
dentez donc les chats
datez donc les chants

* *
*

Le grand âge venu après mille vicissitudes la sagesse serait de ralentir le pas, de retrouver sa maison et de s'y accouder à la fenêtre en jetant parfois quelques miettes aux moineaux. Et l'on dirait au passant : « Hâtez-vous, il va pleuvoir, je peux vous prêter mon parapluie, le voulez-vous ? »

Ce serait une certaine façon d'être avec les autres sans se déranger et sans les fâcher. Parce que l'échine renâcle, là est la contrariété.

* *
*

le persil voisard le persil

Tu t'es vu
quand t'as lu ?
L'œil qui pique.

* *
*

Janvier
Et voici revenu l'émerveillement enfantin du blanchiment soudain qui sous la morsure du froid, travestit la campagne en immense lessive, toutes chemises suspendues aux arbres et marée étale des draps.

* *
*

J'ai parfois douté de ce que je faisais.
Je n'ai jamais douté de ce que j'avais à faire.

* *
*

Il m'aura fallu tout ce temps, toutes ces années et la somme de ces livres, à moi mathématophobe indigne, pour commencer à comprendre les ressorts de l'algèbre poétique.

* *
*

... On fait son lit (suite)

comme on fit son lait	on accouche
comme on fuit sa laie	on la louche
comme on tait son lit	on découche
comme on lie sa féeon la mouche	

caché derrière les buissons.

* *
*

Que de temps entêté il fallut pour, de ce frêle trèfle trilobé que j'étais, devenir un lierre obstiné et reconnaissant envers l'arbre qui l'accueillit.

* *
*

En souvenir du Castor tout à la fois à la cuisine, à l'établi, à l'atelier et sur l'échafaudage, comme le poète s'activant de la cave au grenier, de la source à la mer et pointant son sextant sur la lune.

* *
*

Etonnante scène devant chez moi. Un car scolaire chargé d'enfants s'arrête net, on ne sait pourquoi puisque personne n'y monte ni n'en descend. Le véhicule attend puis le chauffeur klaxonne. On dresse l'oreille. Le chauffeur fait des gestes incompréhensibles et finit par descendre. Il se baisse et saisit de ses doigts sur le macadam une petite souris qu'il va déposer dans le jardin du voisin. Tout cela pour ça. Les enfants applaudissent.
Moi aussi.

* *
*

Véronique et violette
amies sans voilette
au bord des routes
marguerite et angélique
on vous caresse
on vous tutoie
avec ou sans majuscule.

* *
*

Franchir les obstacles, passer les bornes n'assure pas l'accès à l'au-delà.

* *
*

En grande tendresse toujours pour les anciennes maisons abandonnées et paisiblement agonisantes, pour les ciels d'orage où les gris le disputent au noir, pour les vieillardes dépeignées au saut du lit.

* *
*

Pro memoria

Il y a tout juste un peu plus de cinquante ans paraissait à l'enseigne du Mercure de France mon troisième livre (54 pages). J'y avais mis tout ce qui, à l'époque, donnait un sens à ma vie : mariage, paternité, sublimation de la quotidienneté, célébration et exaltation de l'attachement au pays-mère (qui est aussi, qu'on l'agrée ou non, la patrie). Un pays de père et mère, donc fécond quoique harcelé sans fin par les siècles, méconnu et vulnérable. Bref, cet opuscule était une profession de foi totale. Je m'empressai de l'offrir à quelques amis proches qui m'en surent gré comme il convenait. Parmi eux se trouvait un (déjà) vieux compagnon de poésie et d'espérance (deux mots qui avaient alors valeur égale) Pablo Cuttat, pharmacien qui quitterait bientôt la boutique pour entrer dans une vie d'artiste sous le nom de Tristan Solier.

Le surlendemain de mon envoi, un soir en rentrant chez moi, je trouvais, dressé devant ma porte, un superbe bouquet de grandes fleurs rouges accompagné d'un message dudit Pablo. Qui me disait avoir lu *Chronique du guet* en compagnie de son épouse et que leur lecture les avait émus jusqu'aux larmes. Il me disait sa gratitude de m'avoir entendu « parler au nom des autres dont nous sommes ». A mon tour j'étais bouleversé par ce geste inattendu qui pour la première fois dans ma vie de jeune auteur, attesterait que ma parole poétique aurait un sens aux yeux d'autrui autant qu'elle en avait eu pour moi dès mes premiers balbutiements. Qui m'apporterait aussi les prémices de ce qui deviendrait une sorte de référence morale définitive : je serais responsable de chaque mot tombé de ma plume. Cette révélation était grave, elle m'habite toujours (quitte à faire sourire les sceptiques professionnels).

8/7/12

* *
*

Etes-vous déjà, ou deviendrez-vous un jour, de gré ou de force, un *revenant* ?

– Je reviens de tout, marmonne celui-ci, et je ne suis jamais parti.

– C'est que, rétorque celui-là, on ne peut revenir de rien si l'on n'est pas allé au bout de la moindre des choses.

Au fond, me dis-je, lorsque je m'absente je ne suis sûr de quoi que ce soit. Ici encore ou déjà absent ?

Voilà la donnée du problème : je suis là même si je n'y suis pas. Me trouvera-t-on si je m'efface ?

* *
*

Vous pouvez dire et redire à tous vents que le poète n'en finit pas de se répéter, de ressasser ses refrains comme le forgeron frappe l'enclume. Mettez-vous en tête pourtant que ces rengaines lassant votre oreille contiennent toujours le *la* de son diapason incorruptible et fertile sans lequel les mots d'amour ne s'entendraient qu'en vains poncifs.

* *
*

Comptine

Plus j'aspérule
plus tu simules
comment veux-tu
que je fascicule
renoncules et libellules
capitules et radicules
tandis que tu tarentules
gesticules et monticules
quand tu copules
au crépuscule
et que moi somnambule
je récapitule
virgule après virgule.

le persil voisard le persil

* *
*

Au bout de moi-même je n'aurai eu qu'une seule ambition (impliquant tous desseins et quêtes au fil du temps), une seule mais qui *compte double*: avoir parcouru de long en large les territoires qui s'offraient à moi et, les ayant marqués de mon empreinte, y avoir reconnu tous les miens.

* *
*

Ne croyez pas qu'il est plus simple de s'entendre avec les bêtes qu'avec les humains. Ceux-ci se placent sur des terrains de connivence où, ayant déblaté, ils diffèrent d'en conclure. Quant aux bêtes, sauf à les engeôler et à les asservir, il faut apprendre leur langue, les instruire de notre nature et les convaincre de notre bienveillance. Alors seulement on traitera d'égal à égal. La voie humaine est plus tortueuse.

* *
*

Pendant une heure un papillon blanc a traversé, voletant, le rectangle de ma fenêtre ouverte. Qu'avait-il à me dire? Son insistance m'incite, ce soir, à m'interroger sur son message, décidément indéchiffrable. Alors je me déssole de tout ce qui me reste à apprendre dans la lecture des signes.

* *
*

Ce qu'on a rêvé de soi
sur l'ardoise
parmi les hirondelles
et puis
et puis quoi.

* *
*

Indication routière en banlieue de Montréal:
MONTÉE-EN-LIESSE
Montée en liesse...
Puis une autre:
LA VALLÉE DU GLAND

* *
*

Mémoire

Entre présence
et absence
la déshérence
l'errance
le désarroi
Arrêt sur image
vite
avant l'effacement.

* *
*

Dans le métro, à Montréal, où je viens de monter et reste debout, cramponné à la barre, une jeune femme devant moi se lève de son siège et me prie très aimablement d'y prendre place. Je suis si stupéfait d'une telle prévenance que je m'exécute aussitôt. Mais je ne tarde pas à regretter d'avoir accepté l'invitation. J'aurais dû la décliner d'un dédain respectueux et d'un merci sans équivoque. Ce qui me vient à l'esprit alors est cette phrase navrée: «Voilà, mon Coco, il faut désormais ranger tes illusions de prestance»... Et maintenant cap sur Paris, à Paris! Paris où personne ne se lève pour laisser place à un vieillard (qui peut alors se considérer l'égal de tous même dans l'ordre du paraître et de la séduction). La vie est impitoyable.

* *
*

Plaine d'Alsace

Un vert toujours plus vert qui a perdu son jaune et s'assombrit vers le noir, comme pressé d'être foulé et d'en finir (en avril).

Et Georges Borgeaud, naguère en Gruyère: «Tout ce vert me donne la nausée, vivement les ocres de mes causses.»

* *
*

(Ecrit au théâtre durant l'entracte)

– J'ai une dent volante, baladeuse, elle s'en va, elle s'en va, parfois je la rattrape, tout juste du bout des doigts. Mais souvent elle palpète dans l'air comme une libellule et alors je la regarde faire sa ronde et j'attends qu'elle revienne, qu'elle reprenne sa place à côté de ses sœurs. C'est comme ça que je n'ai jamais d'heure pour manger, le temps de la bouffe dépend de la coquine.

– Vous voulez me faire rire, gardien, mais je ne trouve pas ça drôle.

– Je vous jure que c'est vrai! Tenez, maintenant elle est en vadrouille, hé! regardez, là, dans ma bouche, tout au coin...

– Quelle horreur! Fermez-la, ça pue l'étable!

– Vous êtes vraiment une délicate. Je n'arriverai jamais à rien avec vous.

– Ne vous l'ai-je pas dit déjà vingt fois?

– Oh, mais je ne suis pas pressé. Un jour je vous aurai. Je tiens le couteau par le manche. Et j'ai de l'appétit pour treize troupiers et demi.

.....

– Et maintenant des fleurs?

– Vous voyez que je ne suis pas un bourreau, comme vous dites.

– Bah, le langage des fleurs...

* *
*

Paris. A l'angle du petit square Gabriel-Pierné, près l'Institut, je m'assieds en face d'une gracieuse sculpture signée Tommasi, très jeune fille, peut-être même pas nubile, debout, mains sur les hanches. Elle semble indifférente à la maigre verdure qu'elle a sous les yeux. J'aimerais la plaindre et je l'admire. Décidément je me trompe en tout. Et je me demande qui de nous deux épie l'autre.

* *
*

Où va le vent

quelqu'un l'attend
dans l'ombre lente
où d'une goutte de sang
s'achève le conte.

* *
*

On n'est pas issu de n'importe où mais d'un lieu élu. Devenir Voisard n'est pas redevable au hasard. Une croisée de routes, de regards, de vents futés, d'aires à deux airs.

* *
*

Les jeux sont faits

les feux songés
les fées sont jeux
jeux sont fêlés
je fais les sons
jeux font l'essai
quelle scie.

* *
*

Toujours, encore. Encore toujours en deuil pour tant de maisons abandonnées et mourantes, interminables agonies de ce qui abrita tant de peine (dans l'ordre de l'effort autant que de l'esprit et du cœur). On passe, indifférent, alors qu'elles hurlent, lançant de longues plaintes à travers les toits crevés et les fenêtres estropiées. Misère de misère.

Deuil sur deuils.

Pauvres vieilles...

le persil voisard le persil

* *
*

Surréalisme

A vingt ans, divaguant sous la tabatière de ma soupente pauvre, ou pataugeant au caniveau, je fis vœu d'allégeance à Breton et au surréalisme, convaincu que les mots d'ordre qui en émanaient me conduiraient à la vraie révélation/révolution poétique. Le titre même du recueil bien-nommé d'Eluard, L'AMOUR LA POÉSIE, sonnait à mon oreille comme un appel. Rien ne compterait désormais que l'immersion dans le surréalisme par les portes dérobées et la rencontre de la liberté avec l'amour, de la poésie avec l'utopie.

Si j'avais attendu longtemps (une éternité) quelque doctrine qui m'aide à vivre, elle était là, toute chaude et sur mesure pour le saute-ruisseau que j'étais devenu. Je franchirais des seuils inouïs, j'accosterais à des rives de rêves, je m'y perdrais avec délice pour me retrouver, songeais-je, plein vent et sabre au clair de ma langue inventée pièce par pièce.

Il me fallut bien du temps pour retrouver mes esprits, mon plumier, mon cahier d'écolier, ma sueur et le goût simple de la cerise aimée comme telle autant qu'en eau-de-vie sous les toits.

* *
*

Du Je aux NOUS
des NOUS aux ILS
des ILS au JE
Et tout au ON.

* *
*

Tomber du nirvâna de la poésie dans la soupe de la prose fut une épreuve. Même si le bouillon s'y montra velouté et peu à peu conciliant.

* *
*

Ce que le pain dit du miel
ne fait ni rougir l'abeille
ni pâlir l'églantine
qui s'en tiennent au jour le jour
à leur vœu d'origine.

* *
*

Les moindres mots ouvrent des pistes
aux fous qui courent derrière leur enfance.

* *
*

Tout ce que tu sais de la forêt
n'est que porte entrouverte
sur l'infini de ses leçons.

* *
*

Dis-moi qui tu fuis,
je te dirai qui tu fus
et que tu es peut-être
encore.

* *
*

La tâche est aussi simple qu'inépuisable. S'approprier les mots. En vivre de toutes les manières. En être digne.
Que les mots ensuite trouvent un sens sur l'infini des chemins sinueux. Un sens pour chacun de nous. Sans être absolument le sens de tous.

* *
*

Les mots vont vite.
Pour faire vivre
ce qui attend
en son cocon replet
et ce qui perle au bord
de l'œil, au coin
des lèvres,
dans le débordement
de l'émotion.

* *
*

Aimer ne suffit pas.
Il y faut encore de l'acharnement, de la ruse,
élan et gravité, astuce et solennité.

* *
*

Longtemps et souvent dans ma vie je me suis cru assigné à écrire seulement à la craie, sur des portes précaires qui n'auraient même pas la force de protester.

Les vieilles portes n'en pouvaient plus d'attendre, de toute façon, qu'on les referme sitôt ouvertes ou qu'on les rouvre presque dégonnées.

Ecrire à la craie peut paraître vain et pourtant chaque mot crié sur les toits en pleine nuit trouve écho dans l'embrasement creusé de rides avec les mêmes questionnements.

Ecrire à la craie peut rendre fou qui craint la pluie ou sauver qui croit au ciel. Entre ceux-là les mots tournoient et frappent aux portes. J'ai fini par les entendre, à bout de craie.

* *
*

Ecrire, dit Max Frisch, *c'est lire en soi*.
«Schreiben heisst : sich selber lesen.»

* *
*

Faire
faire dire
faire peur
faire mal
faire faire
faire honte
faire bouillir
faire feu
faire mouche
faire semblant
faire taire
faire chanter
faire rire
La rengaine du verbe faire.

* *
*

Tu vois défiler le paysage
le paysage se défile
tu tournes le dos à la locomotive
Le train t'emmène
hors du monde
de ce monde-là
mais pour te conduire où ?
T'étreint un sentiment d'abandon
c'est quoi au juste ce que
tu crois perdre aujourd'hui ?
Cherche.

* *
*

le persil voisard le persil

Innombrables messages fulminant dans une foule aveugle et qui se perdent,
inutiles, faute d'oreilles.
A la fois grave et léger, donc à n'y pas (trop) croire.

* *
*

Le serveur m'a dit Voilà. C'était bien peu de mot mais avec le café qui l'accompagnait je pouvais soudain jouir d'une de ces sortes de métaphores qui donnent un sens à la vie, celles de l'instant. *Voilà* n'est rien. Mais voilà suivi de n'importe quoi donne du sens. Dès lors... Ne nous privons pas de poser de petits mots humbles sur chacun de nos gestes.

* *
*

– Une omelette, monsieur ?
– Une omelette, peut-être
– Disons alors une omelette.
– Va pour une omelette.
La voici donc, l'omelette unanime, universelle, l'omelette qui fait ventre et clôt les débats.

* *
*

Et toujours le pouvoir fantasmogène des musées où se croisent les regards entre visiteurs et visiteuses, entre eux tous et les œuvres qui s'illuminent et embrasent sans prévenir.
L'Art magique, disait Breton. Et Picasso : le désir attrapé par la queue.

* *
*

Et pendant ce temps
le crayon erre
rêvant à n'importe quoi
tandis que les errants
errent à tue-tête
à CATCH ME IF YOU CAN
ponctué d'innommable vomissure
d'îles en îles inhabitables
et la mer comme dit le poète
« toujours recommencée »

Entre le pain et la faim
il n'y a qu'une lettre
– minuscule.

* *
*

Quelle réponse à l'émotion ?
Quel bilan après tant de turbulences ?
Est-ce bien ce qui m'émeut qui me meut, ou l'inverse ?
A chaque instant, à chaque respiration, la question pointe.

* *
*

Ce que tu ne peux pas faire aujourd'hui, fais-le faire par le premier passant venu,
au risque que celui-ci s'en remette à son tour au suivant de la liste.
Cette ritournelle du verbe faire.

* *
*

Et ruminer ses aphorismes
en dents de scie lente
sur les chemins qui serpentent
dans la campagne vert tendre
où les corneilles se disputent
comme nous autres en ville
de piteuses pitances.

* *
*

Derrière les nuages
en loqueteuses hordes
l'azur pâlit
et le ciel s'abrège

drapeaux en berne

Demain sera
un autre jour.

* *
*

Gravir
cette pente sévère
cette paroi de roche
et y graver
ce qui vient de mordre
au cœur
ce rien de gravité
offrant quelque degré
de sens à ce porte-à-faux
parvenir en haut
sans autre brisure
que ce vertige sans fin
pendu au clou.

* *
*

Une PAGE d'ombre
un PAYS de lumière

Jaspes des roches
étincelles de granit
humilité de l'ours
devant le miel
réchappé des guêpes

tout est entre deux.

* *
*

Ce qui ne s'écrit pas est voué au silence.
Ce qui ne s'écrit pas verse à l'abîme.

* *
*

Dormir n'est pas oublier. Pas davantage qu'on puisse oublier de dormir.

* *
*

La poésie est magma. Depuis Rimbaud au moins elle est matière en fusion.
D'autres encore ont bravé sa lave et jeté des braises à pleines poignées. C'est ainsi qu'elle n'est plus ni descriptive, ni épique, ni dialectique.
(Le lyrisme pourtant a sauvé bien du mobilier précieux.)

Comme dit le chaudronnier de mon voisinage, « on fait avec », c'est-à-dire sans instruments de mesure. On casse les murs, symboliques ou non, on empile les gravats (autre magma), on achève les devoirs scolaires dans le chahut.

Et avec ça il faut deviner le réel et donner gage au vrai.

Le Persil journal,
numéros 148-149-150,
hiver 2017-2018

Réalisation: Chantal Calpe,
avec Marius Daniel Popescu

Mise en page: Daniel Vuataz
Toutes les photographies sont
signées Jacques Bélat

Les auteur-e-s gardent
tous leurs droits sur les textes
et les images

© pour le journal *Le Persil*
Marius Daniel Popescu
Av. Floréal 16, CH-1008 Prilly
+41 21 626 1879
mdpecrivain@yahoo.fr
Abonnement, 12 n°: CHF 55.-
Compte postal: 17-661787-4

Association des Amis
du journal *Le Persil*
Président: Giuseppe Merrone
Vice-président: Dominique Brand
Secrétaire: Vincent Yersin
Caissier: Daniel Kamponis
lepersil@hotmail.com
Compte postal: 17-743406-0

Ce numéro triple a été publié grâce au soutien
de Sandoz – Fondation de famille, de la Fondation Jan Michalski,
de Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture, du Canton de Vaud,
de La Loterie romande, du Pour-cent culturel Migros
et de la République et Canton du Jura

Imprimé en Roumanie. Tirage: 1600 exemplaires